

530 P42C

vendredi 8 octobre 1937
dix-septième année, n° 29

Bibliothèque de l'Université
de Liège — FONDÉE 1822

OCT. 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La disgrâce et la mort d'Alexandre Farnèse
Histoire d'Isachar Ben-Lévy, pharisien
Le Gouvernement basque et la Révolution espagnole
Renan d'après lui-même
En quelques lignes...
Lettres de Bretagne
L'Electricité en Belgique
Tour d'horizon
L'ennemi
Lectures.

Léon van der ESSEN
Omer ENGLEBERT
* * *
Henri Massis
* * *
Dr Denys GORCE
Em. UYTBORCK
TESTIS
Hilaire BELLOC.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél 17.20.50

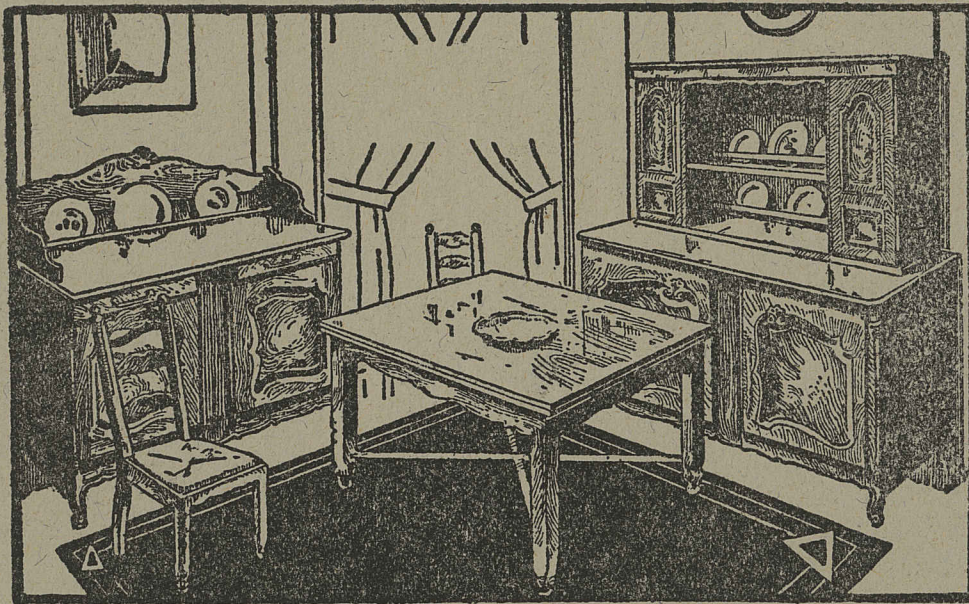
Compte-chèque postal 489.16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Registre du Commerce :
Bruxelles 80.709

Compte Chèques Postaux 160.32
Téléphone : 17.33.75

Fabrique Nationale de
LAMES DE RASOIRS

Société Anonyme

41, rue aux Choux, BRUXELLES

Succursale :

A. B. Svensk Stalindustri

HALMSTAD (Suède)

(ACIERS)

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillera.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

T61. 12.68.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

T61. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

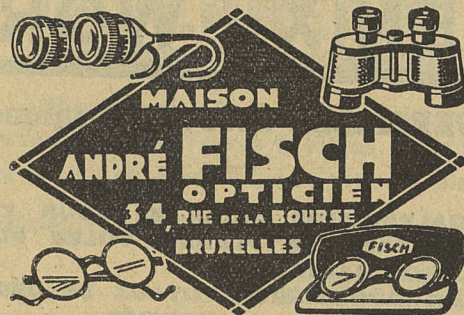
206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury
Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme :

"Comptoir des Flandres"

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.
É extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.

LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

" Au Baton "

OU

LES SIMILI-SOIES

" La Bella "

3 fils

ET " Opera "

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

" Sepco "

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
OHENEUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Oheneux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer;
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canare). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages:
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande;

Sté A^{me} DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux
PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage.
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^r C^m Havrenne frères

Verreries-Gobelateries—JUMET

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée - Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUDES EN PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales, Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux, Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau : BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée : GAND
5, plaine St-Pierre

Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
CUIVRE, PLOMB, ETC.**
pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES
Baignoires,
Distributeurs, etc.
MÉTAUX
Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
etc.

Anciennes Usines Claudoré

Adm. Délégué : Armand Soucy

6, boulevard Charles-Quint, MONS
Téléphones 427-1427

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

**Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux**

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

Portes KOLHO

en bouleau de Finlande.

Construction inégalée, modèles variés à l'infini.

Du goût, de luxe, une technique impeccable,
à la portée de tous.

KOLHO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.

FAUTEUILS Z BREVETÉS

spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au

COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers

Téléphone : 231.55.

**BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES**

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

Le Triomphe du Ski

LE SKI A FAIT LA CONQUÊTE DE LA
JEUNESSE SPORTIVE. IL EST D'UNE
PRATIQUE FACILE, SI L'ON PREND SOIN
DE SE MUNIR DE SKIS ET DE STICKS
DE FABRICATION RATIONNELLE ET
SOLIDE. LA FACILITÉ ET LA SÉCURITÉ
DÉPENDENT DE LA QUALITÉ DU BOIS
EMPLOYÉ.

POUR CE JEU DE SOUPLESSE ET DE
RÉSISTANCE, LE FRÊNE DES ARDENNES
SOUPLE ET RÉSISTANT, RECONNU LE
MEILLEUR, EST CELUI DONT LES

Usines du Liénaux, à Couvin
(BELGIQUE)

FABRIQUENT LES SKIS ET STICKS
DONT VOUS VOUS MUNIREZ CET HIVER

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION
Rue Méan, 23, Liège
Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX
Val-St-Lambert
Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETO.

Moteurs Deutz

Diesel
Gaz
Essence

AGENTS RÉGIONAUX

VALCKE Frères, S.A. Ostende

BRUXELLES

30, rue des Bogards

PARIS

32, av. Pierre I^{er} de Serbie

*Programme de fabrication le plus étendu
qui nous permet d'offrir le moteur le
mieux approprié à votre industrie.*

Plus de cent types différents de
moteurs dans les puissances
de 4 à 1,000 CV.

Moteurs verticaux, horizontaux, à 2 temps,
à 4 temps, à marche lente et rapide.

Moteurs Diesel pour véhicules automobiles.

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P. 47127

R. & A. Meirschart Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS,
HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.
LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

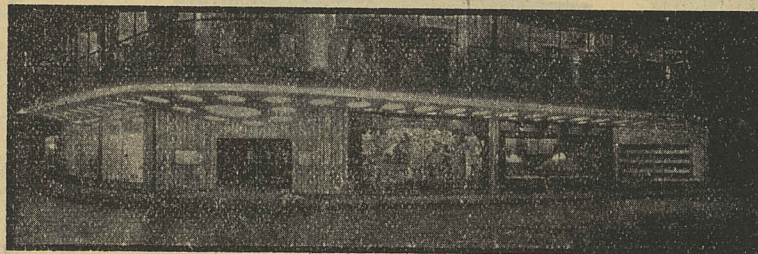
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 493 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



Radiobell

“ 538 ”

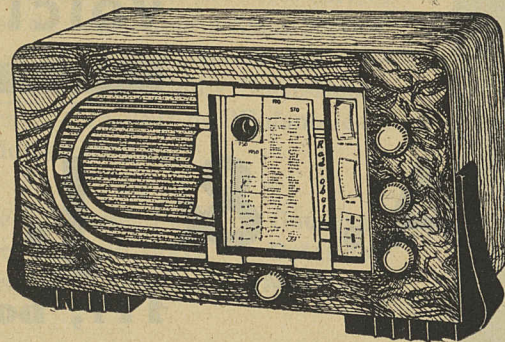
PRIX :

Altern.

2.390 frs

Universel

2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
“ TUNOGRAPH ”

C'EST UN PRODUIT DE LA

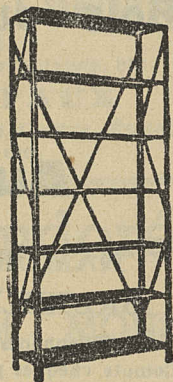
Bell Telephone Mfg. Co

4, rue Boudewyns - ANVERS

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

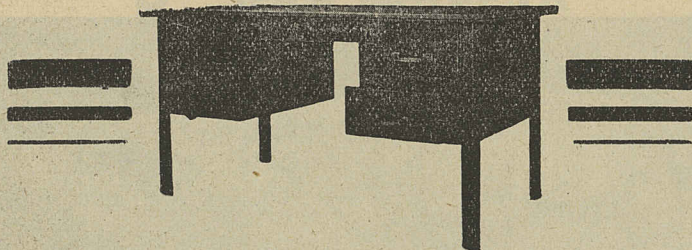
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à **PÉRUWELZ**
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre**

à **MAFFLES lez-ATH**

**PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements

Conduites d'eau - Égouts - Routes

pavées, bétonnées ou asphaltées



CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).
WARNANT-BIOULX (Bleu belge).
VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).
Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevens. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem(Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Noode** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc..

LE PEINTRE SE RÉPÈTE, LE MARBRE JAMAIS

UN HOME SANS MARBRE EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Panneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des
Siècles

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

DEMANDEZ NOS CATALOGUES HIVER 1937-1938

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La disgrâce et la mort d'Alexandre Farnèse
 Histoire d'Isachar Ben-Lévy, pharisien
 Le Gouvernement basque et la Révolution espagnole
 Renan d'après lui-même
 En quelques lignes...
 Lettres de Bretagne
 L'Electricité en Belgique
 Tour d'horizon
 L'ennemi
 Lectures.

Léon van der ESSEN
 Omer ENGLEBERT
 * * *
 Henri Massis
 * * *
 Dr Denys GORCE
 Em. UYTBORCK
 TESTIS
 Hilaire BELLOC.

La disgrâce et la mort d'Alexandre Farnèse (1592)

La Revue catholique des idées et des faits a publié à plusieurs reprises des chapitres du grand travail entrepris par le professeur Léon van der Essen : Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, au fur et à mesure de l'apparition des quatre premiers tomes de cette étude.

Elle offre aujourd'hui, en primeur, le dernier chapitre du tome V, qui termine l'entreprise à laquelle le professeur de Louvain s'est consacré pendant plus de vingt ans et qui lui a valu, on se le rappellera, le Prix quinquennal d'Histoire nationale pour la période 1930-1935.

Nous ne reproduisons pas ici les notes d'érudition qui accompagnent le texte. Le lecteur les trouvera dans le volume lui-même, le dernier de cette grande œuvre, qui paraîtra d'ici un mois environ, à la Nouvelle Société d'Éditions.

* * *

Cependant, à Madrid, malgré les lettres rassurantes que Philippe II avait écrites à Farnèse, il s'était peu à peu opéré dans les sentiments du Roi à l'endroit de son neveu un changement considérable. Il est certain que le point de départ de ce changement se trouve dans le désastre de l'*Armada*. La campagne de calomnies qui s'était ouverte à cette occasion contre le duc de Parme et qui avait trouvé de nouveaux aliments dans les événements de France, où d'une part les ministres espagnols, d'autre part les Ligueurs avaient cherché des motifs de mécontentement, avait fini par porter ses fruits.

D'autre part, la résistance que Farnèse avait opposée aux projets du Roi avait sans aucun doute indisposé le souverain. Celui-ci n'aimait pas les serviteurs qui se permettaient non seulement de ne pas être de son avis, mais de le lui dire sans ambages. A son gré, le duc de Parme était trop indépendant, et peut-être

le monarque avait-il fini par ajouter foi aux rumeurs qui représentaient le duc comme cherchant pour lui-même des avantages aux Pays-Bas. Nous sommes très bien renseignés sur les idées qui avaient cours à Madrid en 1592 au sujet de Farnèse et de son gouvernement par un rapport que le secrétaire d'Etat Don Juan de Idiaquez remit à Philippe II à la demande de celui-ci.

Idiaquez, nous le savons, avait protégé Farnèse à la Cour. Son fils, le colonel Idiaquez, servait sous la direction de celui-ci en Flandre. Il n'en est que plus intéressant de constater que Idiaquez partageait néanmoins, en plusieurs points, les préventions des milieux espagnols contre le duc de Parme ou que, s'il ne les avait pas partagés jusque-là, en 1592, il avait été, lui aussi, emporté par le mouvement général de réprobation.

Dans son rapport Idiaquez constate que la meilleure politique à suivre pour terminer une bonne fois la guerre de Flandre, qui menace de durer à l'infini, serait de confier aux régnicoles uniquement l'administration des affaires politiques et de laisser les affaires militaires entre les mains des Espagnols, avec l'appui et la sécurité de garnisons espagnoles dans les endroits dangereux. « Si cette dernière opinion est la bonne, dit-il, comme il semble bien qu'elle l'est, la politique qu'on a suivie et qu'on continue à suivre est erronée. » La gestion de Farnèse était donc ici nettement critiquée. Idiaquez regrettait surtout l'emploi de troupes italiennes : « Ces Italiens, écrit-il, viennent se faire la main en Flandres et peuvent se retourner un jour, en Italie, contre le gouvernement espagnol. » D'ailleurs, l'entente entre Farnèse et ses soldats espagnols n'est plus ce qu'elle devrait être. Le caractère dominateur du duc de Parme et sa qualité d'Italien sont un problème qui mérite d'être étudié de près. La discipline de l'armée est tombée bien bas et l'absence fréquente du paiement de la solde ne suffit pas à l'expliquer. Dans l'administration militaire on constate beaucoup de laisser-aller et des

gaspillages. Dans l'administration financière des revenus du pays il en va de même, et dans l'administration proprement dite tout n'est plus que désordre.

Sans doute, opine Idiaquez, Farnèse est un grand soldat et fort actif dans la guerre; il y est incliné par nature et possédé de la soif de gloire et de renommée, mais il n'est pas aussi pénétrant pour ce qui concerne les affaires du gouvernement; et pour le maintien de l'ordre et de la police, il le tient en peu d'estime. Il a une grande confiance en lui-même, il est aussi rempli d'artifices. Possédé par le désir du pouvoir absolu, il fait peu de cas des provisions que lui procure le Roi; il les gaspille en faveur de ses créatures. Qu'on n'oublie pas son inactivité lors de l'entreprise de l'*Armada*, sa répulsion pour l'intervention en France, son peu de goût d'établir à jamais les Espagnols en Flandre et le peu d'amitié qu'il leur montre : tout cela est l'indice de peu de zèle pour le service du Roi et fait supposer que les peines et les travaux qu'il s'impose ne sont inspirés que par le désir d'acquérir une grande réputation en science militaire, de la renommée et de la gloire. Qu'on n'oublie pas non plus ses prétentions en faveur de son fils à la couronne de Portugal, et qu'on les mette en rapport avec les ambitions ordinaires des princes italiens.

En terminant son rapport et comme conclusion de celui-ci, Idiaquez pose la question suivante : « Puisqu'il y a encore tant à conquérir par les armes, convient-il de maintenir à la tête celui qui s'y entend bien, malgré les imperfections signalées ici, ou bien, puisque la campagne durera encore longtemps, faut-il plutôt chercher un sujet qui n'est pas encore un homme de guerre en ce moment, mais qui peut d'ici peu le devenir, et serait-il préférable de prendre cet homme-là? »

A l'hypothèse de décharger Farnèse de sa mission, Idiaquez ne répond pas, mais étant donné le contenu de son rapport, il est clair que, dans son esprit, la réponse devrait être affirmative.

Si un Espagnol de la Cour de Madrid qui n'était pas un ennemi du duc de Parme parlait en ces termes au sujet de celui-ci, on ne sera pas étonné de constater que, dans l'esprit du Roi, le rappel de Farnèse était décidé. Ce qui semble avoir surtout guidé le souverain dans cette décision, c'est le désir d'accorder la prédominance à l'influence espagnole dans la direction des affaires. On le voit clairement lorsque, en 1592, il envoie son secrétaire Estevan de Ibarra avec des instructions qui lui prescrivent nettement cette politique et lui ordonne de diriger dans cette voie le nouveau gouverneur, l'archiduc Ernest d'Autriche. Et le choix même de l'archiduc Ernest prouve que Philippe II voulait désormais à la tête des Pays-Bas une créature docile, et non plus un homme indépendant comme l'avait été Alexandre Farnèse.

Philippe II prit donc la décision d'éloigner le duc de Parme des Pays-Bas.

Nous savons que, à différentes reprises, Farnèse avait sollicité son congé. Le Roi aurait donc pu profiter de ce désir plusieurs fois exprimé et rappeler son neveu en prétextant qu'il voulait être déchargé de ses fonctions. Mais les ennemis du duc à Madrid ne se contentaient pas de cette mesure. Ils la trouvaient dangereuse. Farnèse obéirait-il? Ne se mettrait-il pas en révolte contre son maître? Appuyé sur l'armée, dont il conservait encore toujours la confiance, malgré les froissements des derniers temps, ne se rendrait-il pas maître du pays pour s'en proclamer le souverain? Il fallait, estimaient ces ministres, s'emparer de la personne du duc, sans bruit et sans scandale. C'est avec raison que E. Gossart remarque à ce propos : « C'est le procédé du guet-apens, qui avait été appliqué jadis au marquis de Berghes et au baron de Montigny en Espagne, aux comtes d'Egmont et de Hornes dans les Pays-Bas. »

Le Roi finit par se ranger à cet avis. Le moyen d'exécution qu'il imagina est un des exemples les plus typiques de cette politique tâtilonne et tortueuse qu'il aimait à suivre, qu'il appliqua

en de si nombreuses circonstances et qui lui valut si souvent des déboires. Elle est un chef-d'œuvre de duplicité et elle explique pourquoi les ambassadeurs vénitiens appelaient le roi d'Espagne « père de la dissimulation ».

Elle semble montrer, en tout cas, que Farnèse inspirait à Madrid une réelle crainte et qu'on l'estimait capable d'opposer la violence aux ordres du Roi. Ces craintes s'étaient manifestées à plusieurs reprises aux séances du Conseil d'Etat et Philippe II les partageait.

Le 20 février 1592 le Souverain fit rédiger une lettre adressée au duc de Parme, et qui appelait celui-ci en Espagne. « Vous savez la confiance que j'ai en vous, disait le Roi. Comme vous ne pouvez être à la fois en deux endroits différents et que j'ai besoin de vos conseils pour savoir comment me conduire, je désire vous avoir ici près de moi, pour un temps, aussi bref soit-il, pour arranger, à la lumière de vos avis, beaucoup de choses qui intéressent le bien public et en faciliter l'exécution. Venez donc vite chez moi. Embarquez-vous à Gênes sur une galère qui vous amènera tout de suite en Espagne. Pendant votre absence, Mansfelt vous remplacera en Flandre. Si, à cause de la vieillesse du comte, il est bon de lui laisser un aide, que ce soit le marquis de Cerralvo, qui est maintenant en Flandre. Je vous laisse choisir si, pour l'opinion publique, il vaut mieux que vous disiez que c'est vous-même qui avez décidé de venir ou que c'est moi qui vous ai appelé ici. »

Il est à noter que cette lettre fut écrite et par conséquent que le rappel de Farnèse fut décidé au moment où il était en France, en marche sur Rouen.

La lettre devait être portée au duc, lors de son retour en Flandre, par le marquis de Cerralvo, qui fut l'instrument dont le Roi se servit pour mener à bien la délicate mission. Nous avons vu plus haut que Cerralvo était, en effet, destiné à se rendre aux Pays-Bas pour y assister Farnèse dans ses négociations avec des ambassadeurs de l'Empereur en vue de la paix à conclure avec les rebelles. L'instruction donnée à Cerralvo au sujet du rappel de Farnèse est datée du 25 mars, et à cette occasion, une nouvelle rédaction de la lettre de rappel du duc fut établie, conforme en tous points à la première et datée, elle aussi du 25 mars. Si Farnèse se trouvait être de retour aux Pays-Bas au moment de l'arrivée de Cerralvo à Bruxelles, la lettre de rappel du Roi devait lui être immédiatement communiquée. Si, au contraire, le duc était encore en France, Cerralvo devait garder la lettre et ne la remettre à Farnèse qu'après le retour de celui-ci.

Cerralvo devait feindre de ne pas connaître le contenu de la lettre de Philippe II, mais si Farnèse n'exécutait pas ce qui lui était ordonné, le marquis lui ferait comprendre qu'il possédait une copie de la lettre et mettrait tout en œuvre pour amener Farnèse à obéir. Dans ce but, il pourrait aller aussi loin que possible dans ses concessions aux demandes que pourrait faire le duc de Parme, jusqu'à lui promettre, si jamais le vieux Mansfelt mourait ou ne serait plus capable de rester gouverneur, que Ranuccio Farnèse pourrait exercer provisoirement les pouvoirs de gouverneur.

Si, malgré tout, Farnèse refusait d'obtempérer à l'ordre de partir, Cerralvo devait le mettre en lieu sûr et lui faire comprendre que le désir du Roi devait être réalisé sans réplique. Il communiquerait au comte de Mansfelt, au Conseil d'Etat, aux chefs militaires des lettres de Philippe II déclarant que le gouvernement des Pays-Bas était retiré au duc de Parme. En vue de cette éventualité, Cerralvo aurait avec lui une patente qui lui accordait les pouvoirs de lieutenant général du Roi en Flandre et enjoignait à tout le monde de le reconnaître et de lui obéir en cette qualité. Il ferait ensuite conduire Farnèse de force en Espagne.

Toutefois, le marquis de Cerralvo [mourut en chemin, au

moment où il s'apprêtait à se rendre en Flandre pour exécuter sa mission. Le Roi en chargea alors Pedro Enriquez de Azevedo, comte de Fuentès. Lui aussi reçut le texte de la lettre de rappel de Farnèse, dont on changea encore une fois la date, y inscrivant celle du 28 juin 1592. La patente de gouverneur général qui fut délivrée à Fuentès, rédigée dans les mêmes termes que celle de Cerralvo, porte la date du 4 juin.

Pendant que ce complot s'organisait à Madrid, le Roi s'efforçait de rassurer son neveu et lui montrait dans ses lettres une sollicitude affectueuse. Le 7 juin, il le félicitait d'avoir fait lever le siège de Rouen et exprimait ses regrets de le savoir blessé : « Je vous recommande par-dessus tout le soin de votre santé », ajoutait-il de sa main en post-scriptum à la lettre.

Comme le duc de Parme s'était plaint des intrigues des Mansfelt et de Champagny, il lui répond en affirmant qu'il a pleine confiance en lui et qu'il ne croira jamais des « choses qui sont différentes de ce que réellement il pense de lui ». Plus tard encore, au moment où le duc de Parme n'est déjà plus du nombre des vivants et où il suppose que Fuentès a dû lui communiquer l'ordre de se rendre en Espagne, il lui répète qu'il a une excellente opinion du duc, qu'il est très peiné des misères qu'on lui fait, mais que sa venue à la Cour et la manière dont il sera reçu montreront aux malintentionnés que « nos sentiments réciproques n'ont subi aucune altération. Rien ne me fera changer d'avis à votre endroit! »

L'ambassadeur Contarini n'avait-il pas raison de dire : « Le Roi dissimule les pensées qu'il nourrit dans son cœur, et l'on ne sait jamais s'il est fâché ou irrité contre quelqu'un que lorsque vient la récompense ou le châtement? »

* * *

Des machinations qui se préparaient, le duc de Parme ne savait donc rien. Cependant, au mois de septembre, pendant qu'il se soignait encore à Spa, il avait averti à plusieurs reprises le Roi de l'attitude inadmissible que les Mansfelt avaient adoptée vis-à-vis de lui. Il fut surtout bouleversé d'apprendre qu'ils avaient envoyé à Madrid Pierre Haymeryck, abbé de Saint-André-lez-Bruges, sous le prétexte de remettre au Roi le pied de saint Sylvestre, destiné à la trésorerie de l'Escorial, mais en réalité pour dénoncer les abus dans le gouvernement. Farnèse protesta : « Dieu sait ce que je ressens de peine en voyant que, arrivé à l'âge que j'ai, et avec une santé toute délabrée, qui cependant ne m'empêche pas de remplir les devoirs de ma charge, je me trouve dans cette position. Car, bien que je m'assure de la fausseté des imputations dirigées contre moi, l'injustice dont je suis l'objet me cause un si vif chagrin qu'elle me préoccupe bien plus que les conspirations qui menacent ma propre personne et tout autre désastre auquel je serais exposé. »

Une fois de plus, le Roi tranquillisa son neveu : « Pour vous parler avec la même franchise, croyez bien que j'ai pris infiniment de part à la peine que vous dites avoir éprouvée de ces choses. Toutefois, il convient que vous n'y pensiez plus, puisque vous connaissez l'opinion et la grande satisfaction que j'ai de vous. En conséquence, le mieux sera de mettre un terme à de telles absurdités, en montrant que vous n'en faites aucun cas à cette heure. »

Au début d'octobre, Farnèse, se sentant mieux, décida de rentrer à Bruxelles. Il venait, en effet, de recevoir une nouvelle fois l'ordre de se porter au secours de la Ligue en France et de forcer Mayenne à convoquer les Etats Généraux pour l'élection d'un souverain. Au mois d'août encore la santé du duc était tellement précaire que le secrétaire Masi et le médecin qui se

trouvait à Spa s'étaient concertés pour protester à Madrid contre le projet d'envoyer Farnèse en France. Un parent du duc, Mario Farnèse, avait conseillé à celui-ci de demander son congé définitif. Mais Farnèse n'avait rien voulu entendre : il avait supplié les médecins de lui trouver des remèdes qui pourraient le guérir plus vite. Il avait d'ailleurs hâté son retour à la suite des appels répétés de d'Assonville, qui prétendait que si son absence se prolongeait, tout serait sur le point de se perdre. Le peuple pensait de même, car, lorsque le duc réapparut à Bruxelles, il reçut de la part des gens du pays un accueil chaleureux aux portes de la ville. Les Mansfelt s'abstinrent de venir à sa rencontre et ne le saluèrent que de loin. Il ne leur rendit pas leur salut, mais se tournant vers ceux qui l'entouraient, leur dit : « Peut-être sont-ils là pour voir si je suis mort; mais je suis bien vivant! » Ce retour d'énergie, Farnèse en donna une autre manifestation quelques jours plus tard en faisant parvenir à Champagny un ordre d'expulsion, qui lui enjoignait de quitter Bruxelles endéans les huit jours et de s'en aller « à sa maison » en Bourgogne, par le plus droit chemin. Il fit arrêter un des principaux fonctionnaires des finances, suspect de concussion, et séquestrer ses biens; il cassa quelques capitaines dont on avait à se plaindre. Ces mesures firent impression. L'opposition des Mansfelt faiblit momentanément : le comte Charles crut prudent de venir au palais du gouverneur pour se mettre à sa disposition.

Après avoir ainsi brisé pour un temps l'audace de ses détracteurs, le duc de Parme se mit à l'œuvre pour prendre les mesures nécessaires pour la défense des Pays-Bas pendant qu'il serait en France. Il convoqua le Conseil d'Etat et de guerre et provoqua un accord unanime sur la proposition de créer immédiatement un corps d'armée destiné à couvrir le Brabant. Il songea à renforcer les garnisons et les ouvrages de Grave, de la Gueldre, de Dunkerque, de Nieuport, des villes de Flandre et de ce qui restait aux Espagnols en Frise. Il contempla même la possibilité de lever des troupes pour entreprendre quelque mouvement offensif.

En ce qui concerne les affaires de France, le duc avait fait discuter et mettre aux voix au Conseil de guerre la question de savoir si, vu les dangers auxquels étaient exposés les Pays-Bas, il devait quitter ceux-ci. Tous les conseillers présents votèrent négativement, à l'exception de trois, qui soutinrent que des événements de France dépendait le sort de la Flandre. Le duc se rangea à leur avis, le trouvant conforme aux intentions du Roi. Il écrivit à Mayenne pour lui annoncer sa prochaine venue et pour le supplier, conformément au désir du roi d'Espagne et du Pape, de hâter la convocation des Etats Généraux; il lui dit qu'il levait de nouvelles troupes et qu'il prenait toutes les mesures pour avoir une armée aussi nombreuse que possible. Dans le même sens, il avait écrit au Roi : « Vu la puissance de l'ennemi, si nous n'entrons rapidement en France et avec de telles forces et un tel appareil que nous pouvons renverser tout ce qui se présentera sur notre route, nous ne ferons rien de bon. »

Afin d'apparaître aux Français avec tous les signes extérieurs d'un puissant représentant du roi d'Espagne, il avait fait préparer à Paris pour lui-même un somptueux logement.

Enfin, empruntant une fois de plus en son nom personnel 300.000 écus, il avait fait procéder à des levées en Allemagne, suppliant en même temps l'ambassadeur San Clementi de s'opposer aux recrutements faits en ce pays pour le compte du « Béarnais ». [A cause de l'opposition des princes protestants d'Allemagne et des événements de Hongrie, menacée par les Turcs, à cause aussi du manque d'argent, ces levées ne fournirent que 8.500 hommes environ. Mais Farnèse, en joignant les forces dont il pouvait disposer avec celles de Capizucchi, les régiments de la Ligue et des restes des troupes pontificales, ne

désespérait pas de pouvoir commander à une armée de plus de 20.000 hommes.

* * *

Le duc de Parme ne se faisait cependant pas illusion sur son état de santé. En prenant ainsi fiévreusement des mesures pour la nouvelle expédition de France, il essayait de lutter de vitesse avec la mort. Il la sentait proche. Depuis son retour de l'expédition de Rouen, il s'était confessé à plusieurs reprises, il s'était approché cinq fois de la Table Sainte, il avait renvoyé en Italie son fils Ranuccio, pour que, à son décès, les Etats farnésiens ne fussent pas privés de l'héritier. Enfin, il avait rédigé son testament.

Il nous est resté de lui un document émouvant, datant de ces derniers jours de sa vie pendant lesquels il prit ses dernières dispositions. On peut l'appeler son testament politique. Il est de quelques jours antérieur à sa mort et est adressé à son fils Ranuccio. Il avait, en effet, décidé d'envoyer celui-ci à la Cour de Philippe II pour traiter des affaires qui concernaient leur maison, et il voulait profiter de cette circonstance pour mettre sous les yeux du Roi un avis motivé concernant la situation des Pays-Bas catholiques. C'est à son ami et confident, le président Richardot, qu'il confia la rédaction du mémoire que Ranuccio présenterait au souverain. Chose digne d'être signalée, Richardot pour rédiger la pièce s'inspira en grande partie du mémoire de Camillo Monguidi sur les intrigues des Mansfelt, dont nous avons parlé plus haut.

Le mémoire commençait par exposer la situation terrible du pays, si terrible que ses ennemis eux-mêmes devaient en avoir compassion. Depuis la dernière mission de Richardot en Espagne (1589-1590), la situation avait encore empiré. L'étourderie de Charles de Mansfelt avait fait échouer la prise de Heusden. « Ce fut là, dit le mémoire, le début de notre malchance, et cela rendit l'ennemi plus insolent, le poussant à attaquer des places et à mener de l'artillerie en campagne, ce qu'il n'avait jamais osé faire jusque-là. »

Farnèse — car c'est lui qui parle, en somme, dans le document — rappelait ensuite les fautes commises par Mansfelt comme gouverneur intérimaire, les mesures qu'il avait prises lui-même pour assurer les Pays-Bas avant son deuxième départ pour la France, la désobéissance de Mansfelt et ses conséquences : la prise de Koevorden et de Steenwijk. Le duc de Parme montrait ensuite qu'il avait laissé à Mansfelt, contrairement aux plaintes de celui-ci, assez d'argent pour faire face à la situation, et dénonçait en détail les calomnies injurieuses répandues par le comte parmi la population de Bruxelles, son refus de lui expédier du secours en France, son arrogance, son attitude inconvenante dans les réunions du Conseil d'Etat, où son animosité contre Farnèse éclatait à tout propos. Il se plaignait aussi de ce que Pierre-Ernest avait essayé d'exciter le peuple contre lui et qu'il avait essayé de trouver des preuves de concussion à sa charge. Il dépeignait l'insolence de Charles de Mansfelt, rappelait l'incident des caricatures. Il revenait ensuite sur l'incapacité de Pierre-Ernest, sur son caractère intraitable et colérique, sur sa négligence, sur la cabale de Champagny, sur l'influence néfaste exercée par le comte Charles sur son vieux père. Il concluait qu'il fallait enlever à Charles de Mansfelt le moyen de nuire encore et décharger Pierre-Ernest du gouvernement. Revenant à la tradition, le Roi devait laisser la direction de la politique au Conseil d'Etat, en plaçant à la tête un seigneur du pays, sans titre de gouverneur, comme cela se pratiquait autrefois. Ce Conseil donnerait ses avis au gouverneur général, dont l'autorité serait ainsi sauvegardée.

Passant aux mesures à prendre pour le salut du pays, Farnèse,

après avoir constaté que l'audace de l'ennemi allait croissant tous les jours, signalait l'état lamentable des fortifications et la misère qui travaillait la population, dont une partie mourait de faim. « Le Roi ne peut plus rester sur la défensive, disait le duc de Parme, il doit énergiquement passer à l'offensive et attaquer les rebelles du Nord chez eux. » Les Etats des provinces réclamaient d'ailleurs cette offensive pour forcer l'ennemi à conclure la paix.

Et voici la fin de l'émouvant document : « Ce que nous disons de l'autorité du gouverneur général est pour nous ou pour tel autre que Sa Majesté voudra y mettre. En ceci, nous n'avons guère à nous préoccuper de nos intérêts particuliers. Bien au contraire, nous serons très contents si on veut nous débarrasser de ce poids et se servir d'un autre en notre place, car déjà nous nous sentons réduits à tel terme que nous devrions au plus tôt penser à la retraite et passer au service de Dieu le peu de temps qui nous reste à vivre, si Sa Majesté voulait le promettre — comme vous l'en supplierez humblement de notre part, — plutôt que de continuer à nous occuper de ces choses du monde, qui ne nous laissent pas le temps de penser au salut de notre âme, comme nous devrions le faire.

» Telles sont les réflexions que nous désirons faire présenter en notre nom à Sa Majesté sur les affaires de ce gouvernement. Nous vous avons choisi pour le faire, afin que vous ayez cette occasion de pouvoir connaître le Roi, qui est si bon, et l'assurer du désir qui vous possède (à notre exemple) de sacrifier votre personne et tout ce qui dépend de vous pour son royal service, chose que nous désirons le plus en ce monde. Nous vous recommandons à ce Roi, vous donnant, cher fils, notre bénédiction et priant Dieu qu'il vous conserve dans sa sainte grâce. »

Pendant que le duc de Parme étalait ainsi, une fois de plus, tout son loyalisme dans ce document confidentiel, le comte de Fuentès était en route, porteur de la lettre qui prouvait de la part du Roi la plus noire ingratitude.

* * *

C'est le 11 novembre 1592 que le duc de Parme quitta Bruxelles pour se rendre avec son armée aux frontières de France. Le 5 novembre il avait communiqué à Sainte-Gudule, comme il avait l'habitude de le faire chaque fois qu'il partait en voyage. Le 12 novembre il s'arrêta à Hal pour y entendre la messe au sanctuaire de la Vierge et recevoir la communion des mains du P. Félix, capucin. Par Valenciennes, il se dirigea sur Arras, où le suivirent les nouveaux régiments allemands de Curtius et de Pernestein, les recrues wallonnes et les compagnies de cavalerie de sa garde. « Il s'en allait combattre la mort, dit Alonso Vasquez, et non les hérétiques de France. » Il était mortellement malade, mais il fit un effort surhumain d'énergie pour cacher son état.

Vasquez le vit partir de Bruxelles, avec sa Cour, par un temps rigoureux et un vent froid. Il n'avait pas son manteau d'hiver et il donna l'impression de n'avoir jamais été plus gaillard. Mais ceux qui l'observèrent de plus près se rendirent compte que le duc essayait de dompter le corps par sa force d'âme. Il se tenait à cheval aussi bien qu'il pouvait, mais on put voir que si deux laquais ne l'avaient tout le temps soutenu de chaque côté, il serait tombé plus d'une fois par terre. Avec un courage invincible il essayait de se tenir ferme sur ses étriers et, avec sa courtoisie coutumière, saluait tout le monde à grands coups de son large chapeau de feutre.

Arrivé à Arras il semblait avoir repris ses forces. Il se livra à ses exercices quotidiens, se levant avant l'aube, pratiquant la chasse, expédiant régulièrement les affaires ordinaires. Le sentiment de sa fin prochaine devait ne pas le quitter cependant, car,

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

VIENNENT DE PARAÎTRE

L'Infirmière et sa mission DANS LE MONDE MODERNE

Par R. BOIGELOT, S. J.
D^r en Philosophie

In-12, 244 pages
13 francs

AUX INFIRMIÈRES MÉDITATIONS

par Ch. POLLOI
prêtre

In-12, 180 pages
13 francs

Pour rappeler aux infirmières la beauté humaine et chrétienne de leur mission, les documenter et aider à leur rayonnement social et spirituel.

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte est munie de l'étiquette ci-dessous

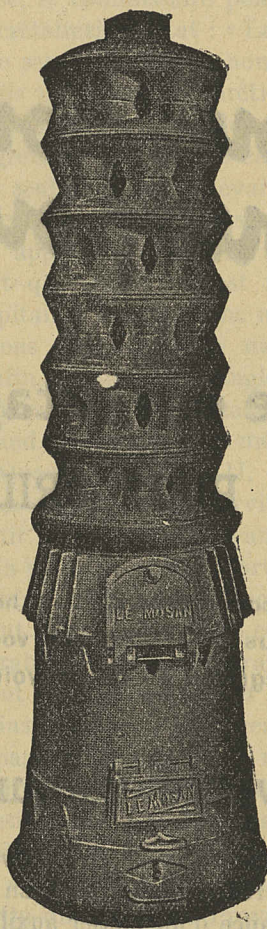


ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES S^{té} A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPECIALITÉS : Laines à tricoter. Laines pour bonneteries. Laines pour tissages.



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



Fournisseur de la Cour

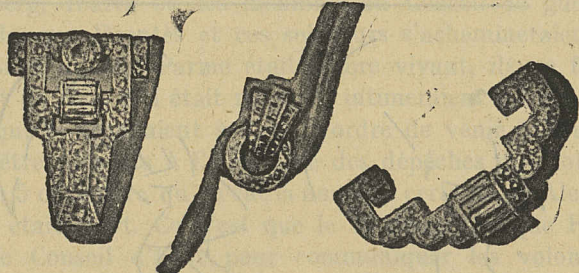
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFÈVRE.

72 rue Coudenberg

BRUXELLES



Le montre DUOPLAN.

Si vous pouvez écrire Vous pouvez **DESSINER**

La vie donne davantage à ceux qui savent dessiner

RENDEZ PLUS BRILLANTE VOTRE SITUATION

VALEUR!... On dit couramment d'un homme : « Il vaut tant... »
Ne croyez-vous pas que vous vaudriez plus si vous saviez dessiner? N'avez-vous pas bien souvent regretté de ne pouvoir croquer une figure, une silhouette, un paysage?...

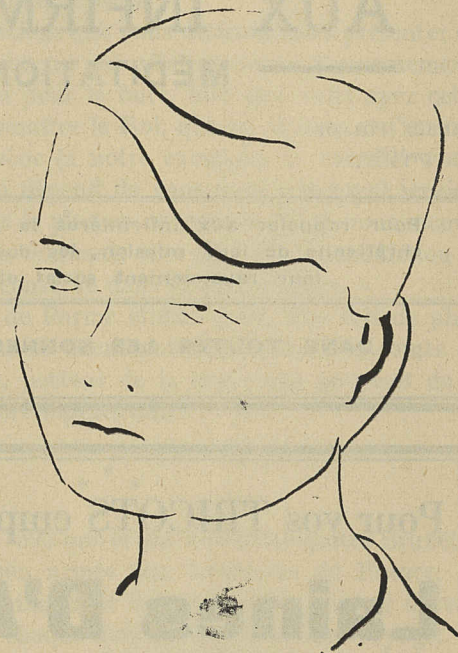
Augmentez votre valeur personnelle

Dans l'exercice de votre profession, n'avez-vous pas senti parfois que si vous saviez dessiner, vous réussiriez mieux? En ces temps, n'est-il pas sage de s'assurer par la connaissance d'un métier auxiliaire, soit une source supplémentaire de profits, soit l'accès d'une nouvelle carrière dans le cas où votre situation actuelle viendrait à vous manquer?

Vous pouvez, si vous le voulez, devenir en quelques mois un bon dessinateur. Pour peu que vous ayiez de bonnes dispositions naturelles et qu'un talent, ignoré de vous-même, sommeille en vous, vous deviendrez un artiste véritable, vous serez capable de faire carrière dans une des nombreuses branches du dessin, telles que : dessin d'illustration, pour livres et journaux, de publicité, d'affiches, de mode, décoration, catalogues, caricatures, etc... Cela vous sera permis, grâce à l'École A. B. C. qui, par sa lumineuse méthode basée sur des principes modernes et absolument nouveaux, a mis l'enseignement du dessin à la portée de tous.

Grâce à elle, vous pourrez, sans abandonner vos occupations quotidiennes, quels que soient votre âge et votre résidence, suivre les cours pratiques de l'A. B. C. et recevoir les conseils personnels d'artistes professionnels éminents.

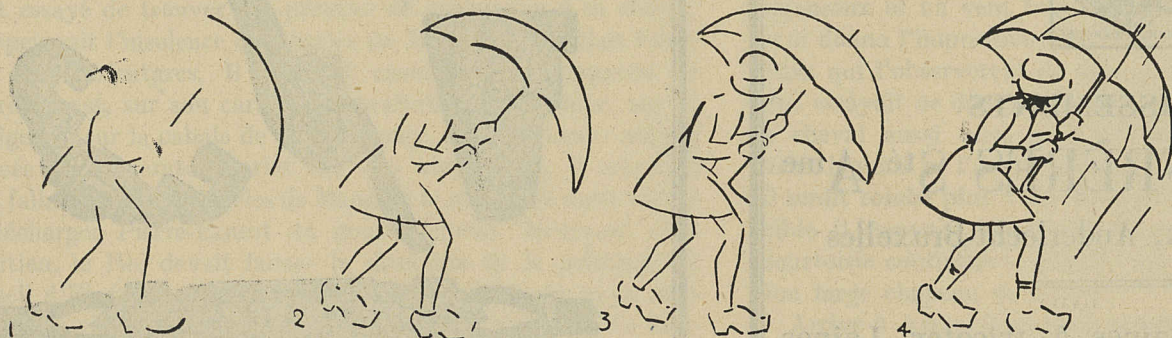
Vous avez aujourd'hui une occasion unique de prendre une décision dont dépendra peut-être votre avenir.



Cette tête d'enfant aux traits si simples et si expressifs à la fois a été dessinée par un de nos élèves après son quatrième mois d'étude.

**NOUS VOUS INVITONS A VENIR
NOUS VOIR**

Si cela vous est impossible demandez-nous notre intéressante notice à l'aide du bon ci-dessous.



Quatre états différents d'un même croquis.
Extrait de notre troisième cours : « Croquis de personnages ».

BON
pour la brochure illustrée **Le Dessin et ses possibilités** à adresser à M. le directeur de **l'ÉCOLE A. B. C. de DESSIN** (studio J. 145), 18, rue du Méridien, Bruxelles
Tél. 17.60.80

au lieu de signer les lettres qu'il envoyait à son fils de : « Votre père », comme il l'avait fait jusque-là, il y substituait une formule plus tendre : « Votre père qui vous aime beaucoup. » Le 11 septembre il s'était rendu au sanctuaire de Notre-Dame de Hal, en compagnie de son confesseur, le jésuite Thomas Sailly. Celui-ci lui avait recommandé d'offrir gaîment à Dieu ses peines. Farnèse lui avait répondu que c'était le temps de souffrir, qu'il avait bien mérité cette croix, qu'il n'avait plus longtemps à vivre et que bientôt son corps serait en terre. Il pria Dieu de sauver son âme et s'inclina devant sa volonté, puisqu'il ne voulait pas lui permettre de se retirer dans une modeste retraite pour s'y préparer à la mort. Il avait déclaré à Sailly qu'il savait que la guerre qu'il menait était une « guerre de religion » et que, nourri dans la foi catholique, il y resterait jusqu'à son dernier soupir, espérant la miséricorde du Seigneur à l'heure de la mort, après avoir fait une confession générale.

Le duc avait ensuite communiqué. Puis, il s'était prosterné de tout son long par terre et, les larmes aux yeux, avait prié la Vierge de lui obtenir la grâce de mieux vivre et de déplorer ses péchés.

Installé à Arras à l'abbaye de Saint-Vaast, le duc de Parme y avait travaillé sans relâche, pour autant que sa santé le lui permettait. Le 1^{er} décembre, une crise le terrassa : l'hydropisie avait gagné le cœur. A peine revenu de sa syncope, il voulut encore signer, jusque tard dans la nuit, quantité de dépêches. Mais finalement le mal le vainquit. Pendant la journée il avait surpris un vieux serviteur qui le regardait à la dérobée d'un œil compatissant. Il comprit le sens de ce regard : « Je suis un homme fini, dit-il, il n'y a plus de remède. » Son secrétaire Masi étant entré dans l'appartement, il lui répéta ces paroles. Mais, d'un air faussement joyeux, avait répliqué : « Au contraire, Votre Altesse a meilleur air que de coutume. » Mais le duc avait insisté : « Je suis un homme fini ! Allons, continuons à signer aussi longtemps que je puis ! »

Il se mit au lit à son heure accoutumée. Aussitôt les forces lui manquèrent. Tout d'abord, ses familiers, qui le veillaient, ne s'en aperçurent point et ce n'est qu'à une heure avancée de la soirée que l'un d'eux se rendit compte qu'Alexandre Farnèse était en train de mourir. On appela les médecins ; ils ne purent que confirmer la crainte que tous éprouvaient. Le confesseur Thomas Sailly fut immédiatement appelé. Il trouva le moribond encore en possession de ses sens. Il l'engagea à faire un acte de contrition et à invoquer les noms de Jésus et Marie. D'une voix enrouée et tremblante le duc s'exécuta. Le confesseur lui donna alors l'absolution sacramentelle. L'abbé de Saint-Vaast, Jean Sarrazin, qui avait rendu naguère de si grands services pour la réconciliation des provinces wallonnes, voulut donner lui-même à l'illustre malade l'extrême-onction. Presque aussitôt après Farnèse entra en agonie. Celle-ci dura pendant toute la journée du 2 décembre et une partie de la nuit, jusqu'à 1 heure du matin. Sailly l'assista pendant ses derniers moments et ce fut lui qui lui ferma les yeux.

C'est ainsi qu'Alexandre Farnèse, duc de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, disparut de la scène de ce monde, dans la nuit du 2 au 3 décembre 1592, âgé de quarante-sept ans.

* * *

Parlant de la mort du duc de Parme, le capitaine espagnol Alonzo Vasquez, à la fin de son livre *Los Sucesos de Flandes y Francia*, dit : « Il mourut comme un saint... Que Notre-Seigneur le paie, pour avoir défendu sa sainte foi et extirpé tant d'hérésies, en lui donnant la gloire éternelle. Eternelle sera en cette vie sa renommée, et si grande, que ni l'envie, ni le temps, ni le noir

oubli ne les pourront détruire. » A la nouvelle du décès de Farnèse, le commissaire pontifical Matteucci écrivit d'Anvers à la Secrétairerie d'Etat : « La perte est immense, et de jour en jour elle sera plus sentie, non seulement par la Majesté Catholique, mais par toute la chrétienté ; et cette invincible ardeur, cette promptitude dans les résolutions seront particulièrement regrettées de tous les catholiques des Pays-Bas et de France. Le seul bruit qu'il devait entrer et qu'il était attendu dans ce dernier pays faisait plus qu'une grosse armée. » Henri de Navarre, en apprenant que son redoutable adversaire n'était plus, ne put que dire : « Il est mort un grand personnage, un grand capitaine ; bien qu'il ne nous ait jamais rien pris du nôtre, nous avons gagné par sa mort dix mille hommes d'infanterie. » Enfin, Elisabeth d'Angleterre, qui jamais n'avait caché son admiration pour Alexandre Farnèse, observa : « Il est mort un grand personnage, qui méritait de vivre. »

Quant à Philippe II, qui avait eu en Alexandre Farnèse le plus magnifique des serviteurs et le plus dévoué des gouverneurs, il fit allusion, en écrivant à Mansfelt et au comte de Fuentès, à la peine que cette mort lui faisait, mais l'envisagea cependant comme un simple « accident », comme « un cas ennuyeux », dont il espérait que les conséquences ne seraient pas trop considérables. Il était débarrassé du duc de Parme : il aurait maintenant aux Pays-Bas des créatures dociles, qui travailleraient à y installer aussi fortement que possible l'influence de l'élément espagnol. Mais il ne se rendait pas compte qu'avec Alexandre Farnèse il perdait la dernière occasion de rentrer jamais en possession des provinces septentrionales des Pays-Bas. Dès le 3 décembre 1592, les Provinces-Unies du Nord pouvaient déjà se considérer comme possédant, de fait, leur indépendance.

On dirait que la Providence n'avait pas voulu qu'avant de mourir le duc de Parme eût connaissance des mesures que Philippe II avait décidé de prendre à son égard. En effet, le comte de Fuentès arriva à Bruxelles le 23 novembre, au moment où Farnèse était déjà parti pour la France. Fuentès avait été reçu avec grande joie par l'élément espagnol et Charles de Mansfelt et ses adhérents s'étaient immédiatement empressés autour de lui. En passant par la Bourgogne, Fuentès avait vu Champagne et avait eu avec lui de longues conversations.

L'envoyé de Philippe II était sur le point de partir pour Arras pour y rejoindre Farnèse, lorsque, le 4 décembre au matin, par différentes voies, le bruit se répandit à Bruxelles de la mort du duc de Parme. Fuentès reçut une lettre de Masi, envoyée d'Arras par courrier exprès, l'informant, à la date du 2 décembre, que le duc était à toute extrémité et qu'il avait reçu les derniers sacrements, après avoir été dix heures sans connaissance.

Fuentès changea immédiatement ses dispositions. Il fit appeler chez lui les seigneurs du Conseil d'Etat et des Finances qui étaient restés à Bruxelles. Charles de Mansfelt, d'Assonville, le comte d'Aremberg, Ibarra et des membres du Conseil de guerre. Il fut résolu que Fuentès et ces seigneurs s'achemineraient vers Arras. Si le duc de Parme était encore vivant, ils ne feraient semblant de rien. S'il était mort, ils intimeraient à tous les seigneurs qui se trouvaient à Arras l'ordre de venir à Bruxelles, pour y être présents à l'ouverture des dépêches du Roi. C'est le soir du 5 décembre qu'on eut la nouvelle certaine qu'Alexandre Farnèse était mort. Ce n'est que le 12 décembre que Fuentès réunit le Conseil d'Etat pour communiquer les volontés de Philippe II.

Entre-temps, à Arras, le cadavre du duc de Parme fut revêtu, comme il en avait exprimé le désir, d'une robe de bure de capucin et porté dans l'église de l'abbaye de Saint-Vaast, où, à la lumière de trois cents cierges, fut récité l'office des morts. Après que le prélat de Saint-Vaast eut enterré les entrailles du défunt, le corps

fut embaumé et dirigé ensuite sur Bruxelles. Il y arriva le 10 décembre et fut reçu aux portes de la ville par le clergé, par le magistrat et par une foule considérable, pleurant la mort « du prince de la foi ».

Le corps fut ensuite conduit solennellement à la chapelle du palais, les soldats des différentes nations se disputant l'honneur de lui rendre les derniers devoirs funèbres. Sur sa couche d'apparat le duc de Parme reposait, amaigri par la maladie et les souffrances des derniers mois, les yeux clos à jamais. Sur la robe de capucin, qui le couvrait des pieds à la tête, brillait, à la lumière des cierges, le collier de la Toison d'Or, que Pierre-Ernest de Mansfelt lui avait naguère remis, au nom du Roi, après la fin victorieuse du siège d'Anvers. Pierre-Ernest était là, parmi la foule des courtisans qui venaient saluer une dernière fois le corps. A la vue de son adversaire, du redoutable guerrier, enveloppé maintenant dans sa pauvre robe de religieux, le vieux soldard ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Mais la foule anonyme et silencieuse de ceux dont Farnèse avait si souvent décrit, avec une sincère compassion, dans ses lettres au Roi, les souffrances et les misères pendant cette guerre atroce, contempla avec respect les restes du grand gouverneur des Pays-Bas et, s'approchant du corps, lui touchait les pieds et les mains comme s'il s'agissait d'un saint.

Le 12 décembre le Conseil d'Etat se réunit chez le comte de Mansfelt pour l'ouverture des dépêches d'Espagne et pour prendre connaissance des intentions du Roi. Dans l'une des dépêches qui fut ouverte Mansfelt était déclaré gouverneur et capitaine général des Pays-Bas jusqu'à ce que Sa Majesté en eût décidé autrement. L'autre document dont il fut donné connaissance n'était qu'une lettre de créance pour Fuentès. Celui-ci se contenta de dire qu'en temps opportun on saurait ce qu'il était venu faire. Quelques jours après Mansfelt et Fuentès étaient déjà en pleine dispute : « Quelle juridiction, quel pouvoir a donc ce comte de Fuentès ? » grommelait le vieux Pierre-Ernest. Il en serait bientôt informé : il apprendrait que Philippe II entendait désormais implanter aux Pays-Bas réconciliés la prédominance des ministres espagnols. Une autre époque s'ouvrait, pendant laquelle tous ceux qui avaient été les familiers et les serviteurs de Farnèse seraient en butte à une véritable persécution.

C'est avec raison que, dans son *Historia Belgica*, Martin Antonio del Rio écrivit ces mots : « Alexandre Farnèse mourut juste à temps, par la disposition miséricordieuse de Dieu, avant que l'ordre impitoyable apporté par Fuentès n'eût fait éclater la tempête de dissensions qui déjà maintenant s'annonçaient menaçantes. »

De Bruxelles, le corps du duc de Parme, conformément au désir exprimé par son testament, fut transféré à Parme, où il arriva le 15 mars 1593, pour y être placé dans la modeste église des Capucins, dans la même tombe que les restes de son épouse Marie de Portugal. Plus tard ses cendres furent transférées dans la crypte de la magnifique église de la *Madonna della Steccata*, où elles reposent dans une urne qui ne porte que ce seul mot :

ALEXANDER.

LÉON VAN DER ESSEN,

Professeur à l'Université de Louvain.

Histoire d'Isachar Ben-Lévy, pharisien

Isachar Ben-Lévy naquit en 27 avant Jésus-Christ, au bourg de Corozain, à trente kilomètres de Nazareth. Il pesait onze livres à sa naissance, et cent vingt kilos quand il mourut. Mais à l'époque où nous le prenons, c'est-à-dire en 32 de notre ère, il n'avait pas encore atteint son poids, bien qu'il approchât de la soixantaine.

D'après certains documents, dont on pensera ce qu'on voudra, le Dr Isachar Ben-Lévy mesurait alors 1^m88 de hauteur et 1^m46 de tour de reins; il avait un grand nez courbe, de petits yeux inquiets, des oreilles grasses, une calvitie luisante, et une longue barbe où ne se voyaient ni brins de paille, ni miettes de pain, car il la peignait sans cesse avec ses doigts. La barbe et la calvitie respiraient l'idéalisme; le reste dénotait plutôt des instincts grossiers.

Les mêmes sources établissent qu'Isachar habitait, avec sa femme infirme, une accorte sténographe et deux jeunes servantes, une somptueuse villa donnant sur le lac de Génésareth, où plusieurs disciples venaient recevoir son enseignement. Car il était fort versé dans les Ecritures et sa thèse de doctorat sur le verset 6, chapitre XIV, du *Deutéronome* avait fait progresser la science exégétique. Il savait aussi l'ichtyologie, la botanique, la géométrie et le droit romain; de plus, il s'entendait aux affaires et elles lui rapportaient pas mal d'argent. Comme beaucoup de pharisiens, le Dr Isachar professait le monothéisme, croyant en un Dieu principalement soucieux d'épouser les querelles des bien-pensants et de châtier leurs ennemis. A force d'études, il avait appris les rubriques grâce auxquelles on peut rendre la Divinité inoffensive, et à force de casuistique, le moyen d'échapper aux prescriptions légales trop gênantes. Au reste, sa conduite extérieure passait pour exemplaire.

Avait-il la conscience en paix? Peut-être bien! car il était peu intelligent et fort orgueilleux, et à qui s'estime infaillible, il est aisé de se croire impeccable et de mépriser les autres.

Pour bien connaître un homme, il suffit de savoir comment il prie. Par sa propre sténographe, nous savons de quelle manière le gros Isachar s'adressait à Jéhovah.

Toute prière, comme on l'enseigne au catéchisme, comporte les quatre actes d'adoration, d'actions de grâces, de repentir et de demande. Or, la susdite sténographe eut tout loisir d'observer, ce jour-là, que le Dr Isachar refusait obstinément de faire le moindre acte de contrition.

Il lui avait pris fantaisie de suivre son maître au temple, et cachée derrière un pilier, elle notait exactement ses paroles, car il priait assez haut, comme font souvent les personnes volumineuses et essoufflées.

« Acte d'adoration, disait-il : Seigneur, mon Dieu, la métaphysique, l'exégèse et l'ichtyologie m'ont absolument convaincu que vous existiez. Tout effet a une cause : les créatures prouvent votre existence, comme l'enfant prouve celle du père et comme mon livre sur le *Deutéronome* prouve la mienne. Il ne me reste donc qu'à vous adorer, ce que je fais régulièrement, malgré mes nombreuses occupations.

» Acte de remerciement : Je vous rends grâces, ô Jéhovah, de tous les bienfaits que j'ai reçus de vous; de ma santé vigoureuse, de la prospérité de mes affaires, du succès de ma thèse

qui n'est pas épuisé, et de la bonne réputation dont je jouis à juste titre. Il n'est pas jusqu'à la maladie de ma femme dont je ne vous sois reconnaissant, car sa paralysie me laisse les coudées franches et j'adore votre sainte volonté qui semble bien être de ne la point guérir.

» Acte de contrition : Ici, Seigneur, je vous dirai que je n'ai rien à me reprocher. Est-ce qu'on a jamais entendu le Dr Isachar blasphémer ? Vous ne le voudriez pas, j'espère. Je sais trop que cela ne vous ferait rien et ne m'avancerait pas. Est-ce que je manque les cérémonies prescrites, est-ce que je ne prends pas toutes les ablutions légales ? Est-ce que je ne jeûne pas plus souvent qu'à mon tour ? Alors, je suis quitte envers vous, comme, du reste, envers mon prochain, puisque je ne tue ni ne vole et que je donne la dîme aux pauvres. Il y a bien le sixième commandement sur lequel on pourrait ergoter à mon sujet. Mais vous vous rappelez sûrement la page 264 de ma thèse où j'ai clairement établi la distinction entre adultère au sens large et adultère au sens strict. Cela étant, je pose en fait que je ne suis pas adultère au sens strict, comme le serait, par exemple, s'il en avait l'occasion, ce Publicain de malheur qui pleurniche dans le fond de l'église au lieu de rester caché chez lui.

» Acte de demande : Inclinez l'oreille, ô puissant Jéhovah, vers votre serviteur, et daignez, comme c'est votre devoir, exaucer sa prière. Accordez-lui une verte vieillesse qui le laisse, longtemps encore, jouir des biens qui sont à Corozain et aux environs. Ce n'est pas à vous que je dois apprendre que la vie enchérit de jour en jour : veuillez donc augmenter mes revenus et obtenez-moi du même coup le grand cordon de l'ordre d'Hérode auquel j'ai droit depuis la dernière fête des Tabernacles. Il est sans doute inutile de vous prier de nous envoyer le Messie qui mettra bon ordre aux agissements de la canaille et élèvera les Juifs au-dessus des autres peuples. Même parmi les enfants d'Israël, il en est, d'ailleurs, qui sont indignes de leur circoncision : certains s'obstinent à ne pas me payer ce qu'ils doivent, d'autres omettent de me saluer ; il y en a même... Enfin, Seigneur, vous savez mieux ce qui laisse à désirer dans notre malheureux pays ; puisque je ne puis penser à tout, c'est à vous de ne rien oublier ; je compte donc sur votre justice pour exterminer les méchants et répandre sur moi la rosée de vos bénédictions. *Per Abraham patrem nostrum, Amen.* »

La secrétaire, qui ne savait que penser de la moralité du Dr Isachar, riait comme une petite folle à entendre cette ahurissante prière. N'y tenant plus, elle leva les bras au ciel et laissa échapper l'appareil compliqué qui servait alors aux sténographes. Cette chute attira l'attention du Pharisien, qui ne douta plus qu'on ne l'eût espionné. Il donna ses huit jours à l'indiscrette et engagea une autre personne qu'il convoitait.

Deux semaines plus tard il offrait un grand dîner pour le vingt-cinquième anniversaire de la publication de sa thèse. La conversation roulait sur le malheur du temps et l'inconvenance des mœurs, quand le nom de Jésus fut prononcé. On parla de son sermon sur la montagne et de l'enthousiasme qu'il soulevait dans une partie de la population. Entre deux toasts au Maître, un disciple récita la parabole du Pharisien et du Publicain telle que sa cuisinière la lui avait rapportée. Celle-ci la tenait d'une cousine de son beau-frère, auditrice assidue du prophète. On se doute que pour mortifier son patron notre fripe-sauce s'était appliquée à renforcer les anathèmes du Sauveur. Toujours est-il que, la nuit suivante, Isachar digéra mal son dîner jubilaire et délibéra sur le moyen de parer à la situation. « C'est sûrement cette maudite secrétaire qui est allée documenter Jésus ! » répétait-il en arpentant sa chambre à coucher.

Le matin, sa résolution était prise, et la lettre anonyme qu'il

adresserait à la Sainte Vierge, entièrement rédigée dans sa tête. Elle était à peu près ainsi conçue :

« Madame,

» Ce n'est pas sans un mouvement d'indignation que je mets la main à la plume pour vous dénoncer la campagne menée en ce moment par votre fils Jésus contre les Pharisiens. Je n'ai pas assisté à ses discours, mais je tiens de bonne source qu'ils sont subversifs et ne tendent à rien moins qu'à réhabiliter ces Publicains qui sont le rebut d'Israël aux dépens des Docteurs qui sont sa gloire.

» Loin de moi, Madame, de vouloir nier les talents de votre fils ; je déplore seulement qu'il en fasse un si mauvais usage, et souhaite qu'il les emploie plutôt à consolider l'ordre établi. Nous sommes, du reste, plusieurs qui consentirions à le documenter et à lui suggérer les idées qu'il développerait dans sa prédication. Je vous signale en passant le merveilleux ouvrage du Dr Isachar Ben-Lévy sur le *Deutéronome*, vrai monument d'érudition et de sagesse où Jésus, pour peu qu'il l'étudiât sérieusement, trouverait la matière de ses sermons pour plusieurs années. Il est en vente dans toutes les bonnes librairies.

» Madame, c'est à vous, la mère, qu'il appartient de retenir votre fils, le soir, à la maison, au lieu de lui promettre d'aller souper chez les Publicains où, sous prétexte de faire du bien, il ne peut que s'imprégner d'idées tolérantes et chimériques. « Dis-moi avec qui tu manges, je dirai qui tu es. » Manger avec les ennemis de Jéhovah, c'est s'exposer à fermer les yeux sur leur incurable ignominie et à leur découvrir des semblants de mérite.

» Le plan divin veut être respecté, Madame. Il est dans l'ordre qu'ici-bas l'abjection des mécréants serve de repoussoir aux vertus des bien-pensants et qu'au ciel ceux-ci ne rencontrent pas des canailles de cette espèce. Que dis-je ? La vie présente elle-même serait intenable si les justes ne savaient, pour leur consolation, que ces pendants seront châtiés pendant toute l'éternité.

» Songez, Madame, aux responsabilités qui vous incombent ; retirez votre fils de la honteuse promiscuité que je vous dénonce ici pour la plus grande gloire de Dieu et veuillez agréer, avec l'espoir que vous me comprendrez, l'expression des hommages respectueux d'

» Un-Pharisien-qui-vous-veut-du-bien. »

Ayant pris connaissance de cette lettre, la Sainte Vierge la remit sans commentaire à Jésus. De son côté, Notre-Seigneur chargea Nephtali, un de ses disciples, d'aller saluer de sa part le Dr Isachar et, si possible, de lui faire un peu de bien.

Nephtali était un ancien diplomate converti :

— Avez-vous lu ma thèse ? lui demanda d'emblée le Dr Isachar.

— J'en ai même acheté deux exemplaires chez mon libraire, répondit le disciple : un pour ma bibliothèque, et un autre que précisément j'ai là en poche. Voudrez-vous bien me le dédicacer ?

La glace étant rompue, le disciple récita la parabole du Pharisien et du Publicain sans les injures et fioritures dont on l'avait chargée pour la rapporter au Pharisien.

— C'est tout de même raide, dit Isachar, d'entendre déclarer que les Pharisiens sont des chameaux !

— Vous savez ce que parler veut dire, mon cher Docteur, répondit Nephtali. Ce n'est pas un exégète de votre force qu'il faut avertir de ne point prendre une locution proverbiale au pied de la lettre.

— ...

— Quand Jésus déclare : « Il est aussi difficile à un riche d'entrer au royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille... »

— Ah oui! Cela veut dire que c'est, pour lui, la mer à boire et qu'il est bien difficile de donner une partie de ses biens aux pauvres.

— Vous l'avez deviné, Docteur!

— On ne devrait pas se fier aux cuisinières... ni non plus aux sténographes! Sans cette prière que la mienne est allée crier sur les toits, votre Maître ne nous eût jamais accabler de la sorte.

— Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu! répondit Nephtali en baissant les yeux. Moi non plus, Docteur, je ne me refusais rien, jadis, dans les ambassades... C'était l'époque où j'étais incapable de prier, tant j'avais des saletés dans la tête.

— Ah! interrompit brusquement Isachar. Et où avez-vous été ambassadeur, s'il n'y a pas d'indiscrétion?

Nephtali lui raconta sa carrière et ses propres expériences spirituelles. Il lui remontra qu'on s'honore toujours à reconnaître ses fautes, qu'on acquiert la paix du cœur à proportion qu'on devient humble et chaste, et qu'il serait par trop cruel de refuser aux Publicains une petite place au royaume de Dieu.

— Croyez-moi, Docteur, dit-il en terminant, le paradis doit être assez vaste pour y loger tout le monde sans gêner personne.

.....

Ici, mon cher lecteur, je dois loyalement convenir que les sources dont je me sers offrent en cet endroit plusieurs lacunes. C'est ainsi que nous ignorons comment se termina l'entretien du Dr Isachar avec l'ancien diplomate. Nous savons pourtant qu'ils se revirent et que le Pharisien se dérangea dans la suite pour aller écouter Jésus.

Quand vinrent le procès de Notre-Seigneur et les jours de sa douloureuse passion, il prétexta un voyage, pour n'avoir pas à prendre parti. Puis la religion nouvelle gagnant petit à petit, on le vit se détacher progressivement des sectateurs de l'ancienne loi et se commettre parfois dans la société des chrétiens.

Cependant le goût des affaires ne l'avait pas quitté et on apprit, un jour, qu'il recherchait la barque de saint Pierre et la croix du Calvaire pour les débiter en reliques. Il parlait aussi d'acheter la montagne où Jésus avait prononcé son sermon sublime pour la clôturer et établir un tourniquet où eût été perçu un droit d'entrée. Il voulait encore acquérir du terrain au bord du lac de Génésareth : « La publicité aidant, pensait-il, j'y amènerai des foules immenses, on y bâtira de grands hôtels, les pèlerinages s'y succéderont et la mer sera là pour fournir l'eau bénite nécessaire. » Heureusement Nephtali accourut à temps et put le détourner de ces desseins sordides.

A mesure qu'il vieillissait, Isachar se rangeait de plus en plus aux avis de cet ami judicieux. Ce fut sur son conseil qu'il remplaça ses jeunes servantes par un ménage sans enfant et sa sténographe par une institutrice retraitée. Ce simple changement dans son domestique lui donna d'abondantes clartés spirituelles et lui permit de goûter des consolations dans la prière.

Bientôt après, une nouvelle thèse parut sur le verset 6, chapitre XIV du *Deutéronome*, et les revues scientifiques se hâtèrent de déclarer qu'elle annulait toutes les précédentes. Ce fut un effondrement physique et moral pour le célèbre Pharisien. Il en perdit l'appétit. Sans doute serait-il mort à ce moment, si Nephtali n'était venu lui dire que bien des livres paraîtraient encore dans les siècles futurs, qui tour à tour seraient exaltés dans les revues et plongés dans l'oubli. Cette pensée le consola et il recommença de manger. Ayant ainsi pris la vraie mesure de son génie, il eut de plus humbles sentiments de lui-même et se fit à l'idée de rencontrer des Publicains au paradis.

Il progressa dès lors sur toute la ligne.

Dans les derniers temps de sa vie, il passait des heures entières au chevet de sa femme, la réconfortant par de pieuses lectures et

récitant avec elle les psaumes de David et de préférence ceux de la Pénitence.

Il survécut de six ans à son épouse et profita de ce répit pour distribuer ses biens aux pauvres. Un de ses neveux vint une fois lui faire une scène à ce sujet, mais avec l'aide de deux mendiants qui dinaient à sa table, il le mit dehors après lui avoir infligé une correction corporelle dont on se souvint longtemps dans le voisinage.

Est-ce cet accès de colère qui hâta son trépas? Les documents ne le disent pas. Ils ne nous ont point conservé davantage le nom de la maladie dont il mourut. Ils rapportent cependant qu'il fit une fin édifiante et fut porté en terre par six chrétiens robustes auxquels s'était joint Nephtali. Ils ajoutent même que l'ancien diplomate se foula le poignet droit en cette circonstance, tant la bière était lourde.

OMER ENGLEBERT.

Le Gouvernement basque et la Révolution espagnole

Voici encore un article dû à la plume de la même personnalité espagnole qui expliqua, dans notre numéro du 1^{er} octobre, « les causes profondes de la révolution espagnole actuelle ». Chez nous aussi, « le cas des Basques catholiques » engendra l'équivoque et la confusion chez pas mal de catholiques. Voici qui éclairera ceux que la Lettre collective de l'Episcopat espagnol n'aurait pas désabusés sur ce point...

Contrairement à ce que pensent d'aucuns, le pays basque espagnol ne s'étend pas sur toutes les provinces du Nord de l'Espagne. Le territoire basque ne comprend que quatre provinces espagnoles. Celle d'Alava, qui a Victoria comme capitale, et celle de Navarre, dont la capitale est Pampelune, s'unirent au soulèvement civico-militaire et elles y sont restées fidèles. Les Navarrais servirent même de point d'appui au général Mola pour déployer sa technique tenace et conquérante sur le centre et sur le Nord de l'Espagne.

Les deux autres provinces basques se tournèrent vers les rouges : celle de Guipuzcoa, dont la capitale est Saint-Sébastien, et celle de Biscaye, dont Bilbao est la capitale. Cette ville est la plus peuplée, la plus industrielle et la plus riche du pays basque espagnol, qui atteint à peine un million et demi d'habitants.

Le 13 septembre 1936 le général Mola s'empara, avec l'aide des réquêtes basco-navarrais, de Saint-Sébastien. Ce général avait réussi aussi à occuper la frontière franco-espagnole, point précis par lequel les séparatistes du Nord recevaient, du Front Populaire français, appui de toute sorte.

A partir de ce moment, trois capitales des provinces basques sur quatre restaient désormais soumises et encourageaient le mouvement nationaliste espagnol. Les provinces de Santander et des Asturies, quoi qu'en disent les journaux de Front Populaire, ne sont pas plus basques que celle de Madrid ou que le Maroc français.

Ceux qui croient que le pays basque est universellement catholique seront étonnés d'apprendre qu'Azaña, dictateur socialisant

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION
FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE
GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

INSTITUT DES

Religieuses Ursulines de l'Union Romaine

RUREMONDE (Limbourg hollandais)

Cours spécial pour jeunes filles de langue française, désirant apprendre le néerlandais

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

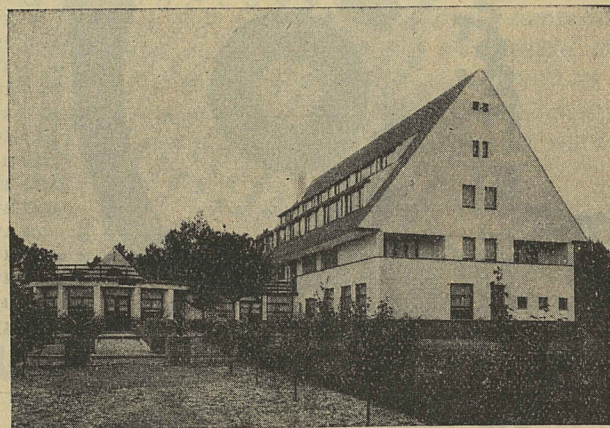
Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses
Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice
O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

et semeur d'irréligion sous la République, et Prieto, le fin dictateur de la zone rouge espagnole, furent élus députés dans la ville principale du pays basque, où le Front Populaire emporta la majorité dans les dernières élections de février 1936. On connaît, d'autre part, l'influence que Bilbao exerce sur le pays basque.

Cependant, les Basques comme les Navarrais sont en général pour les défenseurs de Dieu et de sa loi, et contre les rouges. Ce sont leurs chefs séparatistes qui n'hésitèrent pas à se joindre aux communistes — par le canal de Prieto, le député rouge de Bilbao — et ce après une promesse d'autonomie. Ils réussirent ainsi à soumettre une partie du territoire basque jusqu'au mois de juin dernier, époque où elle fut totalement reconquise pour l'Espagne de Franco et incorporée au mouvement nationaliste espagnol.

Ainsi donc, observons : les provinces basques ne sont que quatre, dont deux s'incorporèrent dès le premier jour au mouvement civico-militaire; le général Mola se servit des Basques pour entreprendre la conquête des deux provinces alliées aux rouges de Valence; la guerre civile espagnole se doubla donc d'une guerre civile basque; Santander, avant qu'elle fût libérée par l'armée de Franco, était rouge, c'est vrai, mais point du tout basque.

Notons, enfin, que la même distinction s'applique aux Asturies. Bilbao était travaillée par les « sans-Dieu », ce qui explique la majorité du Front Populaire dans cette ville.

Les dirigeants basques ont trahi leur religion en se joignant aux anarcho-communistes de la zone rouge, qui détruisent l'Eglise par système, suivant leur programme. Si les Basques, alliés des rouges, maintinrent le culte catholique, c'est que c'était la condition fondamentale pour que le peuple les suive dans leur aventure.

D'autre part, s'ils réussirent à se préserver des hordes rouges, c'est seulement à cause des circonstances de guerre, du fait qu'ils furent isolés de la zone rouge de la Méditerranée et qu'ils purent se constituer à peu près indépendants. En effet, des conditions de guerre les avaient rendus les plus forts et les plus nombreux dans une tranche de territoire isolée de la grande zone rouge par les provinces de la zone blanche.

Parmi les voisins alliés des Basques séparatistes il y eut les Asturies, dont la capitale, Oviedo, et un tiers de cet ancien royaume ont été occupés par l'armée de Franco. La seule province voisine entièrement soumise aux rouges était celle de Santander, beaucoup moins importante que la Biscaye. Elle n'aurait donc pas pu imposer le joug de Moscou sur le pays des nationalistes basques qui tenaient à leur religion, mais qui visaient avant tout leur autonomie, fût-ce même au prix du soutien des « sans-Dieu » contre leurs frères de religion.

L'isolement par la guerre explique uniquement que les nationalistes basques aient pu se préserver momentanément du vandalisme antireligieux qui a anéanti dans toute la zone anarcho-communiste toute trace extérieure de religion; le blasphème y était commandé par la terreur et on devenait suspect dès qu'on se servait de l'habituel « adieu » pour saluer.

La seule raison de cette désastreuse alliance basco-communiste est d'ordre politique. Des bagatelles purement terrestres et ridicules, dans un moment où toute l'Espagne tombait en plan vertical vers l'abîme, ont dévié le bon sens des nationalistes basques qui avaient créé un parti dont la direction fut assurée ces derniers temps par des éléments turbulents et passionnés. Dans leur obsession autonomiste, les chefs biscayens lancent leur armée sur les fronts des Asturies et de Madrid; ils se mêlent aux rouges dans les fronts de combat et ils leur servent de pancarte religieuse et de soutien moral et économique quand ces vandales orientaux de la zone anarcho-communiste s'étaient

disqualifiés à jamais, par leurs excès, devant la conscience de tous les gens honnêtes.

Irujo, un des dirigeants du parti nationaliste basque, a figuré dans des gouvernements, j'ose dire totalement marxistes; il est là, non pas pour empêcher, mais pour excuser, pour voiler la révolution rouge qui agit à visage découvert et s'acharne contre tous les éléments modérés. J'en fus témoin : les anarcho-communistes ont déchaîné une haine intense et systématique sur tout ce qui avait une saveur religieuse ou simplement non-révolutionnaire.

Cette alliance des chefs soi-disant catholiques avec les chefs ouvertement communistes et anarchistes s'opéra à un moment où toute l'Espagne catholique brisait avec héroïsme la tyrannie moscouitaire, à un moment surtout où la *Junta* de Bilbao était tout simplement une délégation du gouvernement anarcho-communiste de Madrid. Il ne faut pas oublier que les nationalistes basques n'obtinrent l'autonomie du gouvernement rouge de Madrid que quelques mois après le soulèvement civico-militaire.

* * *

Ethnologiquement le peuple basque apparaît en Europe avec sa personnalité propre à l'aurore des temps historiques. Philologiquement, l'euzkera, langue caractéristique de ce peuple, est une langue absolument à part. En Biscaye, et surtout à Bilbao, son usage est devenu moins courant que dans les autres provinces basques.

Les quatre agglomérations politiques qui correspondent aux quatre provinces basques actuelles s'intégrèrent l'une après l'autre dans la communauté espagnole. Toutefois, les Basques gardèrent leurs libertés, leurs *fueros*, jusqu'en 1839. Le roi constitutionnel de l'Espagne devint alors roi des Basques, et le pouvoir législatif passa désormais aux *Cortès* espagnoles. Les Basques s'étaient déclarés favorables à don Carlos pendant la guerre de Succession. Ils luttèrent avec les carlistes partisans de la tradition contre les libéraux d'Isabelle. Cette guerre, qui finit par une défaite des carlistes, décida de l'incorporation du pays basque à l'Espagne. La loi d'« unité espagnole » de 1839 abolissait de fait les libertés basques.

Il ne subsista des anciennes libertés qu'une certaine autonomie par rapport à l'administration centrale et le principe de la contribution globale et contingentée. Ce privilège d'accord économique, qui impliquait un avantage exceptionnel, ne plaisait pas aux Espagnols. Ils disaient souvent : « Les Basques sont toujours là pour le profit et ils cherchent à se dégager des charges. »

Tel est le régime que la République trouva en vigueur lors de son avènement en 1931. Tel est celui qui existait encore le 18 juillet 1936 quand éclata la guerre civile actuelle.

Pendant que les députés catalans, en majorité de gauche, obtiennent le statut d'autonomie de la Catalogne, on le refuse aux Basco-Navarrais, parce qu'ils sont catholiques. Le gouvernement qui refuse l'autonomie aux Basques est présidé par Azaña, le président actuel de la République bolchevique espagnole, et il comprend dans son ministère Largo Caballero et Indalecio Prieto, les deux chefs des organisations anarcho-communistes. Ces mêmes communistes se sont empressés d'accorder l'autonomie basque en pleine guerre civile (en octobre 1936), irrégulièrement et sans débat parlementaire, dès l'instant qu'ils ont réussi à diviser les Basques, aux dépens des principes qui leur sont communs.

On essayait ainsi de constituer en Etat la nation que le peuple basque représente. Je crois même que les Basques auraient pu réussir à conquérir une indépendance à peu près totale s'ils avaient su profiter, à leur avantage exclusif, de l'anarchie poli-

tique qui suivit, dans la zone rouge, le soulèvement civico-militaire.

Une autonomie tendant à la séparation avait une certaine raison d'être dans l'histoire du nationalisme basque, qui n'a jamais cessé de se proclamer catholique. Mais il est totalement inconcevable que le peuple basque, pourtant catholique, ait suivi ses chefs pour exécuter les conditions athées d'une autonomie achetée à Moscou en échange du sang chrétien à verser.

On aurait compris que des fractions du nationalisme basque se soient détachées du reste de l'Espagne, en profitant des moments de bouleversement général. On ne voit pas par quel fol aveuglement elles sont parvenues à prêter un secours précieux à tous égards aux troupes de brigands enchaînés sous la terreur des « sans-Dieu ».

Si les dirigeants d'un aveugle nationalisme basque s'étaient incorporés au mouvement civico-militaire qui levait le drapeau du redressement national, les bandes d'assassins qui réduisaient des millions d'êtres en esclavage seraient déjà chassées de l'Espagne rouge. Ces traîtres à leur religion et à leur grande patrie divisèrent leur petite patrie basque le jour du soulèvement civico-militaire; ils s'allièrent aux rouges, leur restant fidèles malgré leur phobie religieuse, malgré qu'ils battaient le record du vandalisme, même dans l'ordre purement humain.

Le prétexte le plus spécieux que les dirigeants basques invoquent pour tromper le peuple, c'est le devoir civil que tout catholique a de soutenir le gouvernement légalement établi. Tout le monde sait déjà ce que vaut cette affirmation. Rien que le fait spontané de tous les éléments non-révolutionnaires du pays dressés, sans accord préalable contre la Révolution marxiste devait obliger les dirigeants basques à enlever le bandeau; mais leur aveuglement était provoqué par le cynisme et la mauvaise foi.

Ils reprochent au général Franco de ne leur avoir pas promis une autonomie comme le fit le gouvernement anarcho-communiste de Madrid, transporté à Valence. Mais ces meneurs s'étaient déjà rangés sous les rouges et avaient pris parti pour eux dès que la guerre éclata. Ensuite, ce n'est pas au moment précis où il faut resserrer toutes les forces nationales de la patrie en danger qu'on va approuver d'insensés séparatismes, surtout que se jouait dans cette partie tout le patrimoine spirituel et temporel de l'Espagne.

Il ne faut pas croire que la fraction nationaliste basque ait obtenu par des raisons de droit ou de générosité l'autonomie souhaitée; la preuve en est qu'ils ne l'obtinrent des rouges qu'après trois mois de guerre civile, tandis que les Catalans l'avaient reçue dès 1932, bien qu'ils ne possédassent pas les différences caractéristiques des Basques.

Azaña et Prieto leur accordaient l'autonomie en pleine guerre civile comme prix de leur trahison religieuse et patriotique; religion et patrie ravagées par les émissaires de Moscou.

Le gouvernement rouge avait besoin des multiples ressources du pays basque qui pouvait encore leur servir de trait d'union avec l'Angleterre, laquelle tirait de Bilbao un contingent élevé de minerai de fer. Prieto, l'homme aux fines manœuvres, réussit à entraîner Bilbao, sa ville de prédilection, à côté des « sans-Dieu » anarcho-communistes qu'il représentait à Madrid, puis à Valence.

Si les Basques restèrent plus ou moins maîtres chez eux, c'est que les rouges voisins étaient plus faibles et que l'alliance des nationalistes basques et des communistes subissait la pression de l'armée commandée par le général Mola.

A un moment où la conscience universelle se prononçait, malgré l'inique propagande des Fronts Populaires, contre la sauvagerie importée de la Russie, les dirigeants basques, ces soi-disant

catholiques, abusaient de leur religion et se prêtaient à servir d'instrument aveugle aux violents ennemis de l'Eglise.

Ils sont allés jusqu'à s'attaquer à la hiérarchie ecclésiastique espagnole et à leurs propres évêques, après avoir empêché ceux-ci d'entrer en contact avec leurs fidèles. Ce ne sont jamais les prétextes qui manquent pour justifier une cause injustifiable.

Je laisse un moment la parole au Président de la République basque, c'est-à-dire de la seule province de Biscaye. « Les Basques défendent leur pays dans cette guerre qu'ils n'ont jamais voulue, qui leur fut imposée par des militaires rebelles. » D'abord, ce ne sont pas les militaires, mais le Front Populaire qu'ils soutiennent, qui imposa la guerre. C'est bien lui qui brisa le pays verticalement et horizontalement par d'insensés séparatismes et une lutte de classes déchaînée du haut du pouvoir. C'est bien lui qui a mis hors la loi et exécuté sans procès, systématiquement, tous les sympathisants des partis de droite et du centre. C'est encore lui qui s'est déclaré belligérant et agresseur en imposant par la violence un programme antireligieux et anti-espagnol, un programme inhumain et tout simplement satanique.

C'est cette décomposition violente de tous les ressorts de l'Espagne encore vivante qui provoqua le soulèvement héroïque de l'armée et du peuple conscient et généreux contre les tyrans du marteau écrasant et de la faucille meurtrière.

Ensuite, ces nationalistes romantiques qui se disent antifascistes — lorsqu'un fascisme pourrait être encore une solution plus ou moins provisoire — pourquoi n'ont-ils pas agi, du moins pour les mêmes raisons politiques, en anticommunistes? Or, ces catholiques qui prétendent imposer des normes éthico-juridiques au Pape et à leurs propres évêques, au nom d'un égoïsme local, ne sont pas seulement restés chez eux pour défendre une fraction du pays détachée de l'ensemble contre de prétendus factieux, mais ils se sont rendus les esclaves des émissaires de Moscou. J'ai sous les yeux des feuilles de propagande *antifasciste* éditée par le gouvernement basque, où il vante la force et la discipline de son peuple et de son armée, qu'il a envoyée sur les fronts du pays *ainsi qu'aux Asturies et à Madrid*. Il prétend que cette armée a contribué par son exemple et son courage à la rapide transformation de l'armée populaire espagnole (c'est-à-dire de l'armée anarcho-communiste)!

La section de propagande du soi-disant gouvernement catholique de Bilbao y réclamait l'attention du monde sur l'importance militaire du petit pays. Voici quelques chiffres. Armée : 100.000 hommes; production annuelle en lingots : 400.000 tonnes; exportation de minerai de fer : 1.500.000 tonnes; mouvement des ports : 6.000.000 de tonnes; marine marchande : 600.000 tonnes; puissance bancaire : 7.000.000.000 de pesetas.

En outre, la zone d'Eibar était le centre le plus important de l'industrie de guerre : les 45 % de la flotte marchande espagnole appartenaient aux Basques; leurs quatorze ports offraient des appuis efficaces aux bateaux de guerre. Ainsi donc les nationalistes basques ont employé leurs vies, leur patrimoine religieux, culturel et économique avec toutes les ressources d'un sol privilégié contre leurs frères de religion et au profit des anarcho-communistes, qui les ont saccagés sauvagement.

Placés entre les fronts blanc et rouge et la mer Cantabrique, ils périrent en nombre ou bien ils durent quitter leur cher pays, délaissés des rouges et oubliés des Espagnols qu'ils avaient trahis...

Cependant, oubliant tous ces torts, le 8 mai dernier, le général Franco offrait aux citoyens de Bilbao : « une paix juste et généreuse, sans rancune ni passion, une paix catholique ». Le 20 mai, la presse publia le texte de l'ultimatum adressé par le général Franco au gouvernement de Bilbao, fixant les condi-

tions qu'il était disposé à accorder pour la reddition de tout le territoire :

1° Respect de la vie de tous les citoyens;

2° Respect de leurs propriétés, de leurs biens et des emplois obtenus par eux avant le mouvement militaire;

3° Mise à l'étude entre le pays basque et le gouvernement central d'un accord économique et administratif raisonnable.

Les « Biscayens » ou nationalistes basques ont refusé d'accepter les négociations de paix; ils ont préféré être conquis par la force et pliés aux conditions des vainqueurs. Ils n'ont pas voulu accepter une paix séparée; leur sort était lié à celui du gouvernement anarcho-communiste de Valence.

Indépendance ou mort : telle semble avoir été la devise des gouvernants de Bilbao. Suivant la tactique inaugurée à Irun, les rouges ont incendié les villes avant de les abandonner. Le 19 juin Bilbao a été libérée. La lutte fratricide entre Basques est terminée.

* * *

Le pays basque n'a que deux diocèses : celui de Victoria et celui de Pampelune. Les Evêques de ce territoire, soumis en partie au gouvernement rouge par leurs dirigeants, ne manquèrent pas de signaler aux fidèles catholiques leurs devoirs vis-à-vis du communisme installé dans la zone espagnole.

Le 1^{er} septembre 1936, un mois et demi à peine après le soulèvement civico-militaire, les deux Evêques adressèrent une lettre commune à leurs fidèles entraînés par les éléments turbulents du nationalisme basque. J'en tire quelques passages qui peuvent servir d'enseignements aux catholiques aveuglés par la propagande éblouissante des Fronts Populaires : « *Mais ce qui trouble et remplit de consternation notre esprit de prélat de l'Eglise, c'est que quelques-uns de nos fils, fidèles aux doctrines de celle-ci, ont fait cause commune avec les ennemis déclarés et acharnés de l'Eglise. C'est qu'ils ont uni leurs forces aux leurs, qu'ils ont fondu leur action à la leur, et qu'ils attaquent farouchement, à l'aide de toutes espèces d'armes de mort, leurs ennemis, qui sont leurs propres frères.* »

« *Mes fils bien-aimés : Nous, avec toute l'autorité dont nous nous trouvons revêtus et dans la forme catégorique d'un précepte dérivant de la doctrine claire et inéluctable de l'Eglise, nous disons : NON LICET!*

« *Il n'est point licite, sans aucune forme, sur aucun terrain et encore moins sous la forme cruelle de la guerre, de diviser les forces catholiques devant l'ennemi commun.* »

« *Moins licite encore ou plutôt absolument illicite est, après avoir divisé, de se joindre à l'ennemi pour combattre le frère, mêlant ainsi, dans une horrible promiscuité, l'idéal du Christ et celui de Belial, entre lesquels il n'y a point d'arrangement possible.* »

« *Et le point illicite atteint à la monstruosité lorsque l'ennemi est ce monstre moderne, le marxisme ou communisme, hydre aux sept têtes, synthèse de toutes les hérésies, diamétralement opposé au christianisme dans sa doctrine religieuse, sociale et économique. Et lorsque le Souverain Pontife, en de récents documents, lance l'anathème contre le communisme et prévient contre lui tous les pouvoirs, — même les non-chrétiens, — et le signale comme le bélier destructeur de toute civilisation digne de ce nom, le fait de tendre la main au communisme sur le champ de bataille, et ceci en Espagne et dans ce pays basco-navarrais, si chrétien, constitue une aberration, que l'on peut uniquement concevoir en des esprits illuminés qui ont fermé les yeux à la lumière de la Vérité.* »

Dans le Bulletin officiel ecclésiastique du diocèse de Victoria, le 15 septembre, S. Exc. le Dr Mujica écrit :

« *Vous ne pouvez en aucune façon coopérer ni peu ni beaucoup, ni directement, ni indirectement à la défaite de l'armée espagnole, et de ses corps auxiliaires, réquétés, phalangistes, milices communales qui, arborant le véritable drapeau espagnol bicolore, luttent héroïquement pour la religion et pour la Patrie.*

« *Oh! si les marxistes triomphaient, les dignes de la religion, de la moralité et de la décence rompues, le flot dévastateur noierait tout. Les catholiques n'auraient aucune grâce à attendre et le marxisme tenterait par tous les moyens d'effacer les derniers vestiges de Dieu.* »

Après ces textes autorisés et tranchants comme des glaives, le Président basque va jusqu'au cynisme en critiquant la hiérarchie ecclésiastique et en lui reprochant son silence devant l'attitude de la jeunesse basque. D'après lui, cette jeunesse aurait voulu trouver là où la justice a sa base — il fait allusion à la hiérarchie — une voix qui approuve sa conduite conforme au droit. Or, ce Président de l'astuce et de la dissimulation empêcha que la voix des Evêques atteignît cette jeunesse entourée de mensonges perfides. Ces soi-disant catholiques se sont interposés entre le peuple et les Evêques pour que la condamnation de l'accord basco-communiste n'arrivât pas aux intéressés. « *Je suis torturé* — dit le cardinal Gomá dans la lettre ouverte adressée au Président du gouvernement basque — *à la pensée que ce cher peuple basque n'a pas connu toute la vérité sur les problèmes de doctrine et de fait qui ont été débattus ces temps derniers; et quand la vérité, par le magistère catégorique des pasteurs de l'Eglise, a voulu se faire jour et éclairer les intelligences, des ombres se sont interposées, par suite de considérations humaines, plus attentives aux conquêtes de l'ordre politique qu'aux intérêts de l'ordre surnaturel qui requièrent la primauté en tout.* » (10 janvier 1937.)

Le cardinal Gomá, Primat de l'Espagne, est un Catalan méritant, et qui connaît à fond le filet que les problèmes régionaux ont noué en Espagne. Cet Evêque, qui se double d'un théologien renommé et d'un sociologue compétent, fut nommé Primat de l'Espagne sous la République. La science et la droiture associées à sa haute charge donnent une valeur exceptionnelle à ses écrits. S. Em. le cardinal Gomá laissera des traces lumineuses dans l'histoire de l'Occident contemporain.

Par contre, que faut-il penser de la sincérité catholique de ces gouvernements qui ferment délibérément les oreilles à la vérité et qui, sous prétexte de défense de la tradition et de la patrie, ont conclu une alliance avec des gens sans tradition ni patrie, et qui travaillent contre elles par un postulat de leur doctrine politique?

Quelle foi peut-on accorder à ces chrétiens sans Christ qui vont : « *la main dans la main et l'arme au poing avec ceux qui veulent, selon le premier point de leur programme, extirper le nom de Dieu de la vie politique et du tréfonds des consciences?* »

On ne conçoit pas non plus la bonne foi des gouvernants de Bilbao qui ont sacrifié en un instant deux cent sept victimes, parmi lesquelles un certain nombre de personnalités catholiques qui n'avaient pas pris les armes. Il s'agissait de non-combattants tirés de leur prison et exécutés par représailles parce que l'aviation nationaliste bombardait les dépôts de guerre qui entouraient la ville. Ce cas est courant dans toute la zone rouge où d'ailleurs, pratiquement, il n'y a pas de prisons...

Il est déplorable de constater qu'un fameux cortège d'intellectuels illusionnistes ait pris en considération les agissements des bolchevistes et anglicans qui ont gouverné de fait à Bilbao

sous l'écran du nationalisme basque. Ces signataires de la campagne diffamatoire ont dénaturé les faits au profit des destructeurs de la civilisation.

Un certain groupe de vaillants catholiques n'a pas voulu distinguer entre les destructions qui sont la conséquence fatale d'une guerre et celles provoquées par la torche de l'incendie et l'explosion de la dynamite. De plus, il n'a pas eu un mot d'indignation contre les crimes sans nombre commis par leurs clients et en particulier ces mêmes philanthropes n'ont pas condamné l'assassinat des otages de Bilbao et tous les actes atroces commis par les rouges contre des villes sans défense.

Le bombardement de villes ouvertes de l'arrière fut entrepris par les anarcho-communistes dès les premiers jours de guerre. Le lendemain du soulèvement, pendant que les églises de Barcelone flambaient, les anarchistes gouvernementaux se vantaient d'avoir envoyé leurs avions sur la ville de Saragosse. Ces avions ont semé des bombes sur les églises ouvertes au culte, les processions religieuses, les hôpitaux sur tous les trésors religieux et culturels de l'Espagne de Franco.

L'Evêque de l'Ile Dorée (Majorque) en est témoin. Voici un extrait de son allocution prononcée devant le micropho de Radio-Majorque le 8 septembre 1936 :

Lorsque le 18 juillet dernier débuta le mouvement libérateur de l'Espagne afin d'étouffer dans l'œuf l'épouvantable complot préparé pour le 31 du même mois, Majorque demeura fidèle à la cause de l'ordre social, du patriotisme élevé et de la foi sacro-sainte de nos aînés.

Au péché que, d'après nos adversaires, nous commitions et alors que nous n'avions pas échangé avec eux un seul mot de désaccord, ils répondirent avec une cruauté que l'on ne pourra jamais expliquer et avec un acharnement indigne, non seulement de la part de frères, mais encore d'être élémentairement civilisés.

Sans aucune provocation de notre part, ainsi que je l'ai déjà dit, du jeudi 23 juillet au dimanche 23 août, Palma a subi dix-neuf bombardements par avions-catalano-minorquins, les plus cruels étant ceux du mardi 28 juillet, fête de Sainte Catalina Thomas, et celui de la matinée du dimanche 2 août, différents bombardements ayant durement touché différents villages de l'Ile. Et depuis le dimanche 16 août, jusqu'au vendredi 4 du présent mois de septembre, nous avons été l'objet de continuelles agressions sous forme de débarquements d'ennemis, protégés par l'aviation et l'escadre rouge depuis le port de Porto-Christo jusqu'au bois de Pulo, entre So'n Servera et Capdepera. Et tout cela avec le plus grand luxe de préparation, avec les plus grands moyens matériels, avec toute la passion malsaine qui a présidé au bombardement de San Llorenç d'es Cardessar, à la destruction de So'n Carrio, à celle des églises du port de Manacor et de San Miguel, avec des raffinements de cruauté ignorés, même au centre de l'Afrique et en profanant horriblement des images sacrées et les objets du culte avec un acharnement supérieur à celui de l'époque des iconoclastes et des calvinistes.

Par contre, je garde moi-même toujours vivant le souvenir des bombardements effectués, cette fois, par les avions ou par la marine de Franco. Ils visaient toujours des objectifs militaires tels que les usines de guerre et dépôts de munitions. C'est ainsi que les gens de Barcelone pouvaient constater les dégâts causés par les forces de Franco sur la maison Elizalde où l'on construit des moteurs d'aviation, sur les centrales d'électricité qui fournissaient la force motrice à ces industriels, sur l'entreprise « Cross » de produits chimiques, sur les bateaux qui venaient d'arriver au port chargés de munitions.

Si les « pacifistes » amis de la Russie m'avaient accompagné à Barcelone pendant onze mois passés sous la faucille et le

marteau, ils sauraient de quoi sont capables les marxistes et leurs braves amis du gouvernement basque. Ils auraient compris que le désarmement ne s'applique qu'aux citoyens honnêtes, que le drapeau rouge est tissé d'opprobre et d'iniquité, que les anarchistes sont anticapitalistes jusqu'au moment où ils réussissent à dépouiller les possédants préalablement assassinés, que les communistes ne cherchent qu'à conquérir et maintenir par la terreur une bureaucratie d'assassins, que les francs-maçons changent vite leur peau d'agneau humanitaire dès qu'ils deviennent les maîtres de toutes les violences antireligieuses.

Si les intellectuels catholiques qui prêtent une oreille docile aux déclarations totalement fausses de certains hommes de l'Eglise anglicane m'avaient suivi à travers cet enfer de l'iniquité, ils écouterait davantage la voix sereine de Pie XI et celle de l'épiscopat espagnol et ils fermeraient les oreilles à la propagande honteuse que les flûtes de la maçonnerie répandent dans le monde contemporain.

Ils n'essayeraient surtout pas de vouloir expliquer l'inconcevable christianisme des hommes politiques du gouvernement de Bilbao qui livrèrent 1.500 enfants basques à l'U. R. S. S., propagateur officiel de l'athéisme agressif. Le P. Silvestre Sanchez, recteur de l'Université de Saint-Thomas de Manila, qualifie de « crime contre l'humanité » ce qu'on a fait avec les enfants basques. Leur évacuation a servi de prétexte, d'une part, à des ravitaillements en matériel de guerre et de l'autre à la propagande rouge que dirige, en France, le journal communiste *l'Humanité* et en Belgique *Le Peuple*.

* * *

Aujourd'hui que le peuple basque est totalement incorporé à l'Espagne triomphante des hordes étrangères, et que le Santander rouge est tombé perpendiculairement, on entend encore des géographes du Front Populaire présenter les Asturies des anarcho-communistes comme pays basques, cherchant ainsi à voiler leurs crimes sous le manteau des Basques.

Comme nous le rappelions au début, des quatre provinces basques deux s'unirent immédiatement à Franco; à partir des premiers mois une seule était partisane du gouvernement de Valence. Seuls les nationalistes de la Biscaye, parmi tous les Basques, étaient partisans du gouvernement anarcho-communiste et d'une démocratie qui est allée jusqu'à l'assassinat des députés radicaux et, dans certains endroits, jusqu'à l'extermination de tout radical. Cette dernière affirmation est tirée de l'article que M. Lerroux, leader du parti radical en Espagne, publia dans *l'Illustration* du 30 janvier 1937.

CONCLUSION

Une poignée de nationalistes basques ont fait bon marché du patrimoine religieux, humain et socio-économique de leur peuple.

Sous prétexte d'une autonomie promise par les tyrans de l'humanité, ces mêmes nationalistes ont doublé d'une guerre civile basque la guerre civile espagnole et, dans leur entêtement, ils ont décidé de la ruine du curieux musée ethnologique qu'est le peuple basque.

La civilisation est encore redevable à l'armée de Franco d'avoir préservé de la destruction deux provinces de ce peuple basque que les chefs alliés au marxisme auraient fatalement vouées à l'extermination.

* * *

« Renan d'après lui-même »

Ce qui frappe dans l'ensemble de lettres, de notes, de fragments inédits que M^{me} Henriette Psichari a tiré des papiers de sa propre famille pour éclairer d'une lumière plus intime la figure de son grand-père et le montrer dans sa vérité domestique, c'est qu'en dépit des convenances de la piété filiale un tel livre aggrave, alors qu'il entend la détruire, l'opinion qui fait de Renan l'incarnation vivante de l'égoïsme intellectuel.

D'après les seules confidences que Renan nous avait livrées sur son « joli passé », et la façon tout abstraite, tout idéale dont il avait parlé de sa propre existence, on aurait pu croire que la vie lui avait été particulièrement clémente, qu'elle lui avait épargné ses douleurs, qu'il n'avait pas connu d'expérience et d'usage la tristesse, la dévorante réalité du mal. Ainsi s'expliquait-on cet optimisme, et aussi cette indifférence, aux passions humaines dont son œuvre témoigne. Plus enclin, d'ailleurs, à détailler les nuances de sa propre pensée qu'à rendre compte de l'événement, ne disait-il pas de lui-même que « le champ des misères humaines lui était inconnu » et que, pour son propre compte, il n'avait jamais « beaucoup souffert » ? Comme pour s'en excuser, il ajoutait, au reste, que « la nature avait dû mettre des coussins pour lui épargner les chocs trop rudes », et il avouait « ne s'être jamais trouvé dans une de ces situations tragiques où Dieu est en quelque sorte le confident et le consolateur ».

Si étrange qu'une telle affirmation pût nous paraître, et quelque dédain de l'humanité réelle qu'on soupçonnât derrière cette artificieuse quiétude, on se prenait à regretter que Renan eût été à ce point à l'abri de certaines épreuves qui n'eussent pas sans doute laissé de troubler son égoïste contemplation, en lui découvrant le caractère tragique, inéluctable des choses humaines. Cette illusion ne nous est plus permise. Le *Renan d'après lui-même*, que publie sa petite-fille, l'a détruite. Si l'on y voit vivre un Renan bien décidé à se mettre hors d'atteinte de toutes les souffrances, à les ignorer, et à faire comme si elles n'existaient pas, c'est dans la mesure même où celles-ci n'ont pas manqué de l'assaillir; car aucune des épreuves de l'homme ne lui fut épargnée; tous les âges de sa vie — et devant même qu'il ne vînt au monde — en ont été marqués. Son existence, d'apparence sereine, satisfaite, s'ouvre en profondeur sur de si pénibles secrets qu'on songe aux paroles de Pascal : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir : la nécessité, les événements en sont infailliblement. » Mais nul, comme Renan, ne chercha, de façon si tenace, à y échapper pour n'avoir pas à leur obéir.

Cette suite de drame qu'il élimine, ces événements qu'il élude, qu'il fuit, et qu'il s'applique à rendre vains, voilà ce que la réalité des témoignages, produits par M^{me} Henriette Psichari, réintègre dans le roman idéaliste que Renan y a délibérément substitué. Dès la première ligne de la première page, le drame s'introduit avec l'évocation de sa propre naissance. Faisant sans doute allusion à des confidences maternelles, il note pour lui-même : « Je suis né d'une méprise, d'une distraction. Dernier moment de joie et de réconciliation. » Et ceci plus « réaliste » encore : « Mon père m'a conçu dans un accès d'alcoolisme. » A cinq ans, l'enfant devait rester seul, avec sa mère accablée par les dettes qu'en disparaissant son mari lui laissait. Qu'était devenu le Breton morose qui, lassé d'avoir fait quatorze fois le voyage d'Islande, s'était imprudemment lancé dans l'achat d'un bateau et d'une cargaison qu'il n'avait pu payer ? Il était parti un matin de sa

maison de Tréguier où il abandonnait une femme, trois enfants, car il n'y devait plus jamais revenir. Renan, nous dit M^{me} Psichari, sut plus tard par sa mère le drame de la *Marie-Henriette*, comment le malheureux marin avait erré entre le petit port de Dahouet et la bouche d'Erquy, puis s'était arrêté dans les auberges de Pléhérel, fatigué de vivre, et avait repris seul sa route vers la haute falaise. « Quelques semaines après, la marée montante ramenait sur la grève son corps mutilé par les vagues; sa femme le reconnut à la blague en peau de loup retrouvée dans ses poches... Serait-ce, interroge Renan, méditant sur cette fin tragique, serait-ce un accès de mélancolie qui aurait eu raison d'une vie ravagée d'erreurs ? Son père aurait-il été un de ces Bretons « qui s'arrêtent vite à la plus petite aisance et qui ne demandent plus alors que le repos, le rêve » ? Peut-être est-ce à de tels souvenirs qu'il faut rattacher certaines pensées que Renan exprima vers le soir de sa vie lorsqu'il disait de la douleur : « L'homme peut la combattre, presque la supprimer, toujours s'y soustraire. Les cas où l'homme est rivé à la vie sont très rares. La seule destinée absolument condamnée est celle de l'animal esclave... qui ne peut se suicider (1). »

Cette disparition tragique allait mettre les siens dans la misère. Manon Renan, qui atteignait la cinquantaine à la mort de son mari, avait bien ouvert une petite boutique d'épicerie pour subvenir à l'entretien de ses enfants, mais comment éteindre ses dettes ? Il faudra la résolution farouche d'Henriette, sa fille aînée, qui se fit surveillante de pension à Paris, puis s'exila jusqu'en Pologne, pour liquider le lourd passé. La crainte du lendemain eût été plus grande encore, si des prêtres ne s'étaient chargés d'élever le petit Ernest dans leur collège. L'espoir que son fils serait lui-même prêtre un jour s'empara dès lors de Manon Renan, qui entrevoyait déjà la fin de l'infortune.

On sait ce qu'il advint. Ce fut un autre drame : un drame dont le jeune Renan eût sans doute retardé l'éclat et qui, peut-être, même, ne se fût pas traduit par une rupture extérieure, si l'implacable Henriette n'eût fait prendre conscience à son frère de ce qu'exigeaient des idées où il ne voulait voir que de « pacifiques révolutions de l'esprit ». Au fond de lui-même, Renan ne regrettrait-il pas la décision qui l'avait contraint à quitter, avec le séminaire, les commodités qu'une telle vie offrait à la réflexion et à l'étude ? Dans les lettres qu'au lendemain de son départ et dès les premiers dérangements de sa nouvelle existence il adresse à l'abbé Billion (2), il dit à son ancien condisciple d'Issy : « Il n'y a qu'à la Solitude où l'on peut vivre à son aise et faire fi de tous les vivants ! » (« A son aise » est une expression qui lui est familière et qui peint à merveille sa propre inclination.) « J'envie votre bonheur, lui dit-il encore. Qui croirait que de nous, c'est vous qui êtes le plus « libre intellectuellement ». Et le jour où son ami est admis au sacerdoce, il lui écrit : « Vous êtes prêtre maintenant; tant mieux, mon cher. C'est si beau, qu'autrefois j'en étais ravi. Et puis, mon bon ami, ne vous imaginez pas qu'il y a entre nous deux une si énorme distance de croyances. Nous ne différons que par la manière d'expliquer certains faits historiques et dans certains points de vue des choses; quant aux propositions métaphysiques et morales, nous tomberions probablement d'accord sur toutes. On me demande souvent dans ce monde où je vis maintenant si je suis religieux et chrétien, et je réponds toujours affirmativement. » Une telle affirmation ne suffisait pas à abuser sa sœur Henriette, mais on conçoit que sa vieille maman ait pu s'en satisfaire et s'y tromper. Cependant — M^{me} Psichari doit le reconnaître — l'« attitude optimiste » qu'il avait adoptée vis-à-vis d'elle ne fut pas toujours facile à

(1) Feuilles détachées, p. 385.

(2) Ces lettres, qu'on croyait perdues, viennent d'être publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre.

garder. Dès le séminaire, il lui avait fallu « se cacher de sa mère » par crainte de la blesser et aussi de détruire les projets d'avenir qu'elle formait pour lui. Dissimulation que favorisait ce détachement, ce retrait, ce suspens du cœur où se révèle sa vraie nature. A la veille de quitter Tréguier où il a passé ses dernières vacances et où il a ressenti tant de gêne pour « spéculer » à son aise, il note le 2 octobre 1845 : « Mon trouble d'alors, c'était le système intellectuel de ma vie ou combinaison de philosophie, littérature, poésie, qui devait le caractériser. *Il est étonnant que je n'aie pas le désir de pleurer ma Bretagne, ma mère, mon passé...* » C'est qu'il entend construire « l'édifice de sa vie » à sa guise et rien de ce qui se passe autour de lui ne saurait l'en distraire. Les événements politiques n'arrivent pas davantage à l'émouvoir; et en 1848, après les sanglantes émeutes de février, il écrit à sa mère : « Inutile de vous dire que je n'ai couru pour ma part aucun danger. Comptez sur ma prudence qui, lorsqu'il s'agit de ces dangers matériels et provenant de la force brute, est presque timidité. *Je réserve ma force pour d'autres occasions moins brutales.* » Au milieu de « tout ce tintamarre », il poursuit, en effet, un travail « patient » que l'Académie récompense et, quelques mois plus tard, le jeune Renan est reçu premier à l'agrégation de philosophe, après une brillante argumentation sur la *Providence et le gouvernement moral de l'univers!*

Pour remuer ces grands problèmes, il a d'ores et déjà décidé de se faire un monde à part de celui au milieu duquel — nous le verrons — il sera obligé de vivre.

HENRI MASSIS.

En quelques lignes...

La nouvelle heure

Il paraît que c'est la bonne, la vraie : celle du soleil, enfin. Nous l'aurions juré; car, depuis que les montres et pendules ont été retardées de soixante minutes, nous nous levons, chaque matin d'octobre que le ciel d'automne vêt de bleu et d'or, avec une déconcertante facilité.

Des grincheux protestent contre le changement d'heure. Ce sont les mêmes qui voudraient voir la fête de Pâques installée à date fixe. Comme si la vie moderne ne marquait pas, en trop d'occasions, le triomphe du conformisme! A la vérité, nous aurions besoin de plus de fantaisie encore. Il y a douze mois dans l'année; il y a douze heures dans un jour solaire. Pourquoi ne pas modifier, tous les mois, le point de départ de la journée? Ce serait d'un humour imprévu. En s'arrangeant bien, on finirait, d'ailleurs, par rendre infiniment plus confortable l'existence du travailleur. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, en pleine canicule, le terrassier risque l'insolation à longueur de journée et de chantier; alors qu'il serait si simple de manier le pic et la pelle sous les étoiles et la brise des nuits? Si tant de gens rechignent devant le labeur quotidien, c'est que la détestable habitude a créé, chez eux, une mentalité de forçats. Quel ennui de se dire, le 1^{er} janvier, que, jusqu'à la Saint-Sylvestre, hormis les seuls dimanches et les jours de vacances, il faudra sortir de son lit à l'appel fatidique du réveille-matin! En vérité, je vous le dis, le législateur aurait beaucoup fait pour la joie au travail, qui sanctionnerait l'aimable désordre de l'heure variable au gré des saisons et des mois.

En attendant, contentons-nous du double régime : l'heure d'été, l'heure d'hiver. Laissons les paresseux jouir, éveillés qu'ils sont dès patron-minet, des moelleuses délices de la plume et de l'oreiller. Pour nous, nous descendrons au jardin d'où monte l'odeur de champignons, de feuilles qui pourrissent, l'odeur de l'automne.

Qu'est-ce que la radiesthésie?

S'il faut en croire un spécialiste du pendule et de la baguette de coudrier, la radiesthésie ne serait pas autre chose que l'adaptation de l'art des sourciers aux besoins et aux inquiétudes de notre siècle.

Laissons de côté les élucubrations des charlatans. Ce qui frappe le profane qui se penche sur les arcanes de cette science mystérieuse, c'est la multiplicité des applications de la radiesthésie. Il y a plus de cinquante ans que le commandant Darget, un Tourangeau, eut l'idée de fixer sur la plaque photographique les effluves que dégage le corps humain. On appelle « od » cette force de rayonnement, qu'il ne faut pas confondre avec l'« aura », ou atmosphère lumineuse où nous baignons et qu'un savant anglais, Walter J. Kilner, se flattait d'étudier visuellement au moyen d'une cuve-écran. Un Italien, le professeur Cazzamali est allé plus loin encore, puisqu'il a entrepris, enfermé avec un patient dans une cage de Faraday, de capter ce qu'il faudrait appeler un film parlant de la pensée. L'enregistrement photographique et sonore des activités du cerveau est, cependant, loin de compte; et les récentes expériences de deux physiologistes de l'Université de Cambridge ont donné des résultats assez modestes.

Il semble, d'ailleurs, que certains phénomènes de radioactivité soient de nature à déconcerter l'observateur. Un bactériologiste de l'Université de Corwell n'a-t-il pas découvert, dans le regard humain, des radiations assez fortes pour tuer des cellules actives de levure? C'est le même professeur Rahn qui prétend connaître une femme dont l'imposition des mains est si fatale que toutes les fleurs qu'elle touche se flétrissent instamment.

Que les momies « radient » encore après quatre mille ans; qu'une photo transmise par bélinogramme détermine les mêmes mouvements du pendule que le contact de l'individu (homme ou femme); que le nez puisse être considéré comme la véritable station émettrice d'un poste de radio qui serait constitué par le corps humain; que la surface de notre corps soit divisée en plages occupées par des forces vibratoires, appartenant tantôt à la série du cuivre, tantôt à celle du fer, qu'on puisse ainsi parler de la « polarité » de l'homme normal; que notre longueur d'onde soit de 8 mètres environ, mais que nous la partagions avec une série d'autres animaux, parmi lesquels la baleine et le moucheron : autant de problèmes à coup sûr passionnants, mais dont la solution paraît bien trop lointaine, trop hasardeuse aussi, pour justifier l'enthousiasme de certains radiesthésistes dogmatiques et emballés.

Sourciers de jadis

Ce qui est établi, c'est que la baguette et le pendule sont connus depuis les siècles les plus reculés. Sans remonter à la civilisation chinoise et à l'époque romaine, sans faire état de certaines expériences auxquelles se livraient les sourciers-sorciers du moyen âge, rappelons que les textes du XVI^e sont pleins d'allusions à la recherche des métaux au moyen de la baguette de bois. Il en est parlé dans la *Magia naturalis*, de Porta, dans le *Traité de divination*, de Spencer, dans le *Discours sur la sympathie*, de Mélancton. A la même époque, les Bénédictins, qui avaient acquis une très grande réputation dans le maniement de la baguette, entreprirent

d'enseigner leur art au vulgaire; et cela fait l'objet de plusieurs chapitres du *Testament de Basile Valentin*.

Au XVII^e siècle, une controverse s'engage sur le sujet des précédés des sourciers. Le jésuite Kircher prend résolument parti contre les détecteurs de nappes d'eau ou de gisements miniers. Il ne va pas si loin que le P. Gaspard Schott, un Allemand, qui déclare, tout de go, que la baguette est l'instrument du démon. L'Académie des sciences aurait à connaître de la sourcellerie : un mémoire sur la baguette fut déposé sur son bureau, en 1653. Mais ce qui ralliera bien des sceptiques à la cause de la radiesthésie, ce sera la découverte par Jacques Aymar, et grâce à la baguette de coudrier, des assassins d'un cabaretier de Lyon et de sa femme (1692).

Quant à l'attitude du clergé à l'égard de la sourcellerie, il semble qu'elle ait évolué. Tout au début du XVIII^e siècle, la baguette est encore suspecte. Un décret de l'Inquisition (1701) condamne le livre de l'abbé de Vallemont : *La Physique occulte*. Depuis, la roue à tourné. Nombre d'ecclésiastiques (citons les abbés Mermet, Bouly, Lambert) ont mérité, dans le jeu du pendule ou de la fourche en bois de coudrier, un renom universel. Les prospections les plus retentissantes de l'abbé Mermet eurent lieu à Rome, sous le contrôle — et sous le patronage — de Mgr Belvederi. l'un des membres les plus distingués de la Société d'archéologie pontificale. Tous les ouvrages concernant la radiesthésie ont trouvé accueil sur les rayons de la Bibliothèque vaticane. Mais il faut signaler, cependant, que les cardinaux et archevêques de France, dans un mandement pastoral qui est du mois de mars 1936, ont mis en garde les prêtres et les religieux contre une créance inconsidérée dans la radiesthésie. Et parce que des sourciers se servaient du pendule, non seulement pour dépister des nappes d'eau ou des dépôts métalliques, mais aussi pour guérir les maladies, le document rappelle que l'exercice de la médecine est formellement interdit aux clercs.

D'Annunzio, président de l'Académie d'Italie

Pour remplacer l'illustre savant Marconi, dont la disparition a fait un vide qui ne sera pas comblé de sitôt, Mussolini, qui entend conserver un droit de regard sur l'intelligence italienne, a fait choix de Gabriele d'Annunzio, promu à la dignité de président de l'Académie.

Cette marque d'estime ne surprendra que ceux qui croyaient, sur la foi d'indiscrétions malignes, que le condottiere de Fiume avait perdu tout crédit sur les masses fascistes. En réalité, si le style fulgurant et baroque des romans de d'Annunzio détonne, aujourd'hui, dans l'atmosphère plus sobre, plus « spartiate », dirions-nous volontiers, d'une littérature d'action, les Italiens n'ont garde d'oublier que le poète-soldat fut un des meilleurs artisans de cet autre *Rinascimento* que devaient couronner les journées de Vittorio Veneto. D'autre part, entre d'Annunzio et Mussolini, des liens d'amitié se sont créés, qui s'expliquent, sans doute, par une foi commune dans l'impératif héroïque.

A l'occasion de sa nomination, le nouveau président a voulu adresser au chef de l'Italie fasciste un message où se lit la déclaration suivante : « *Tu me désignes aujourd'hui à la présidence de l'Académie d'Italie, comme pour soulever derechef soixante années de culture latine, de pure dévotion à la Patrie latine. La toute nouvelle Académie accueille et réunit la fleur des esprits et des études qui font l'ornement de notre alma parens. C'est de ces esprits-là que j'ai appris à composer ma propre doctrine humaine; c'est par ces études que j'ai connu, depuis leurs origines premières et divines jusqu'aux formes extrêmes du futur, la noblesse et la richesse du langage que je parle et que j'écris* ».

Et le message se termine par l'embrassement, « sur une poitrine fidèle » du « plus italien des cœurs ».

Névropathes

Il ne faut jamais hésiter à revenir sur un jugement trop sévère. En relisant (cela m'arrive) l'écho que je consacrais, la semaine dernière, aux examens d'octobre, je me suis senti pris d'un vif remords. Certes, la sévérité des jurys n'est pas en cause, j'y insiste : les professeurs, indulgents et humains, font tout ce qui est en leur pouvoir pour faciliter aux jeunes gens l'épreuve redoutable entre toutes, celle dont va dépendre le « passage » ou bien l'échec. Mais il reste que la conclusion même de cet écho serait de nature à laisser planer quelque soupçon sur le zèle à l'étude de nos récipiendaires, comme on dit chez nous.

Je crois, toute réflexion faite, que les étudiants de 1937 ne sont ni plus paresseux, ni plus courageux que ceux qui les ont précédés au tapis vert. Mais je sais, de science certaine, qu'ils sont moins bien portants. Or le considérant à sa valeur.

A l'heure actuelle, nous avons affaire aux promotions « sacrifiées » de la guerre ou de l'immédiate après-guerre. Ce jeune homme blafard, avec des épaules en portemanteau et le tremblement convulsif des mains moites, dites-vous bien qu'il a été conçu, qu'il est né, qu'il a été nourri dans des conditions détestables. L'alimentation était déficitaire. Les nerfs tendus, papa et maman vivaient des jours fiévreux, des nuits sans sommeil. Etonnez-vous, après cela, que nous soyons en présence de candidats à la neurasthénie précoce ! Sur dix jeunes filles et jeunes gens qui s'approchent, craintifs, de l'examineur, j'en compte au moins trois (et je devrais dire : quatre... ou cinq) qui sont intoxiqués de chloral ou de bromure. Les malheureux ! A leur âge, nous aurions dormi sur la terre nue, sur du bois, à n'importe quelle heure, n'importe où... Ils paient, ces pauvres grands gosses, le handicap des années terribles.

... Et peut-être que nous aurions dû composer, à leur intention, des programmes moins chargés, des horaires qui eussent fait plus large part à l'éducation physique, à la détente. Une génération d'hypernerveux entre dans la vie publique. C'est un grave problème, à l'heure où le bon sens ne court pas les chemins et où de très authentiques hystériques font des disciples, aux carrefours.

La théologie en veston

Lettres de Bretagne⁽¹⁾

26 juillet.

Nous allons de fête en fête. Le lendemain du festin liturgique de Kergouan, c'est le « grand pardon » d'Auray qui nous appelle. L'occasion est unique pour nous de prendre contact avec la Bretagne chrétienne. Car c'est bien de cela qu'il s'agit et non d'une simple excursion touristique banalement accomplie sur la foi d'un Baedeker.

Dès les abords d'Auray, une grande animation se remarque. Ce ne sont, le long des routes agrestes, que théories de gens endimanchés dans des costumes de velours chatoyant rehaussé de perles et de dentelles, et s'avancant d'un pas pressé vers le lieu du célèbre pèlerinage. Quant à Auray elle-même, ce n'est plus la ville paisible que nous avons connue à notre passage. Tout y a maintenant un air de fête. Rues enguirlandées en long et en travers; oriflammes flottant aux fenêtres des maisons;

(1) Voir la *Revue* des 10 et 24 septembre.

magasins s'étalant en rangs pressés et proposant au pèlerin à la fois objets de piété, gâteaux et sucreries; circulation intense, si intense même que nous croyons prudent de stopper dans un des espaces clos extra-urbains disposés à cet effet : telle est la physionomie d'Auray en ce jour sacro-saint. Un Lourdes en miniature.

* * *

Comme nous débouchons sur le parvis de la basilique, la procession se déroule vers le monument des morts solennellement inauguré la veille et consacré à la fois par l'éloquence d'un prélat, le cardinal Verdier, et d'un laïc de marque, au verbe enflammé et d'inspiration toute chrétienne, le général Weygand. Une véritable marée humaine où oscillent, comme de blanches voiles, les coiffes multiformes, chaque région de la Bretagne ayant la sienne propre. Sur cette blancheur ainsi répandue, le sillage rouge-violet du corps épiscopal se remarque d'autant plus et fait davantage contraste. On dirait une chenille multicolore faisant suite à la croix qui en serait comme la tête.

*Sainte Anne, ô bonne Mère,
Toi que nous implorons;
Entends notre prière
Et bénis les Bretons.*

Ce refrain embrasé revient comme un *leitmotiv* accompagné d'un dodelinement caractéristique des têtes. On dirait le bruit de la vague frappant rythmiquement le rivage. Avec un peu de psychologie, l'on a vite fait de discerner, dans cette foule bariolée, le pèlerin croyant, au visage épanoui et dont la bouche prie de l'abondance du cœur, de l'étranger sceptique au visage glabre, venu ici par curiosité et dont les lèvres ne s'ouvrent plus parce que l'âme est morte. Il fait tache dans la pieuse assemblée. C'est un cadavre ambulante. Un kodak en mains, le voici occupé à prendre quelques vues pour, au retour, témoigner près des amis que, selon l'expression stéréotypée, il a « fait le pardon d'Auray ». Bref, le bluff, le vide, la misère dorée dans toute l'acception du terme...

Répercutées par les hauts-parleurs, les vêpres chantées par le séminaire retentissent maintenant. Les versets des psaumes nous arrivent, transmis par des voix nasillardes. Puis Mgr d'Angoulême, dégageant le sens de la cérémonie, nous montre, dans la dévotion à sainte Anne, comme « le réflexe de la vie chrétienne bretonne ». C'est, nous dit-il, « le geste de l'enfant qui se tourne d'instinct vers sa mère ». Le fait est que tout ce qu'on peut avoir lu par ailleurs sur le pèlerinage ne vaut pas de l'avoir vécu. Il est une contagion de piété qu'on n'éprouve bien que sur place. Et c'est précisément le bienfait principal des pèlerinages de nous la procurer.

29 juillet.

Rafraîchis par le parfum de catholicité respiré à Auray, nous regagnons, allègres, notre solitude marine. Ce ne sera, en ce qui me concerne, que pour quelques heures. Un héritage m'attend en Angleterre, — *pretiosior auro*. Il s'agit de notes prises par dom Cabrol sur les voyages au IV^e siècle, — un sujet qui nous était cher à tous deux, — et que la mort l'a empêché de me transmettre de la main à la main.

Me voilà donc en route pour Rennes, d'où je gagnerai Saint-Malo. Mais, auparavant, une magnifique diversion m'attend : la visite du château des Rochers. C'était là, on le sait, un des domaines bretons que la marquise de Sévigné tenait de son mari, et qu'elle affectionnait particulièrement. Elle y vint à peu près tous les quatre ans, de 1671 à 1690. Barrès rêvait d'évoquer dans les « jardins intacts » des Rochers, « la plus aimable image de la

solide raison française (1) ». J'en ai rêvé non moins que lui.

Ce qui m'a toujours attiré chez la marquise, c'est la chrétienne avertie. L'on se rend compte sans peine, aux multiples allusions dont ses lettres sont parsemées, que la préoccupation religieuse est chez elle dominante et au cœur même de sa vie. Il n'est pas d'événement, si minime qu'il soit, qui ne l'y ramène. Elle est, à ce point de vue encore, de forte race. Une sainte hérédité, on le sent bien, pèse sur elle, et aussi toute l'atmosphère d'un siècle de foi. D'où sa maîtrise quand elle parle religion, et le sourire de grâce dont elle s'enveloppe quand elle y touche. Elle fait de la théologie comme M. Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter et sans le savoir, ce qui est le comble du grand art. C'est, à mon sens, le type achevé du laïc théologien tel que je me plais à l'imaginer.

* * *

Pour visiter les Rochers, il faut, de Rennes, faire un crochet sur Vitré. De là, l'excursion ne demande qu'un rien de temps, quelques minutes à peine, en taxi du moins. On prend la route d'Argentré du Plessis, route agréable et facile. Bientôt un bois se dessine, qui se développe sur une grande étendue. Puis on descend une côte, et c'est au fond, avant le sixième kilomètre, que se trouve, à gauche, le tournant qui conduit à la célèbre demeure.

Me voici transporté soudain à plusieurs siècles en arrière. Je dis soudain, car la vision est d'autant plus impressionnante que rien ne la préparait, le château ne m'ayant point apparu de la route. Quelle féerie ! L'on débouche dans une esplanade qui mesure « quatre journaux de terre », et à laquelle fait suite une cour dénommée la place Madame. Celle-ci se prolonge par une terrasse rectangulaire dominant le moulin des Rochers et la métairie des Bas-Rochers, et d'où l'on jouit d'une vue charmante sur le pays. A droite, de longs bâtiments de service qui ont remplacé l'ancien jeu de paume; à gauche, les parterres; au fond, l'ensemble du château surmonté de gracieux tourillons d'ardoise.

Du point où je suis, il m'est facile d'imaginer l'arrivée de la marquise dans ses terres. Je vois tout ce monde de chevaux, de postillons, de cavaliers, de serviteurs, de calèches, qu'elle nous a décrit (2), animant tout à coup la solitude bretonne. Je vois le personnel des Rochers au port d'armes. Je vois la marquise elle-même, descendant de sa calèche harassée et lasse, car elle n'a guère l'humeur voyageuse. « C'est une chose étrange, confie-t-elle à sa fille, que les grands voyages ; si l'on était toujours dans le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sortirait jamais du lieu où l'on est (3). Je vois l'Abbé lui faisant escorte, ainsi que son fils, La Mousse et Hélène, qui formeront là-bas sa petite cour.

Bref, mon imagination fouettée par la vision des lieux est déjà en branle. Ce que j'ai pu lire des lettres de la marquise s'anime et prend vie. Une fois de plus, j'expérimente la vérité de la réflexion de Maurice Holleaux, quand il écrit : « Il y a des minutes de contemplation et de rêverie devant un paysage qui valent des heures d'études abstraites. » Et je ne fais pourtant qu'arriver...

Dr DENIS GORCE.
docteur ès lettres.

(1) *Ce que j'ai vu à Rennes*, p. 31.

(2) Voir en particulier la lettre de Paris, du mercredi 13 mai 1671.

(3) Aux Rochers, dimanche 31 mai 1671.

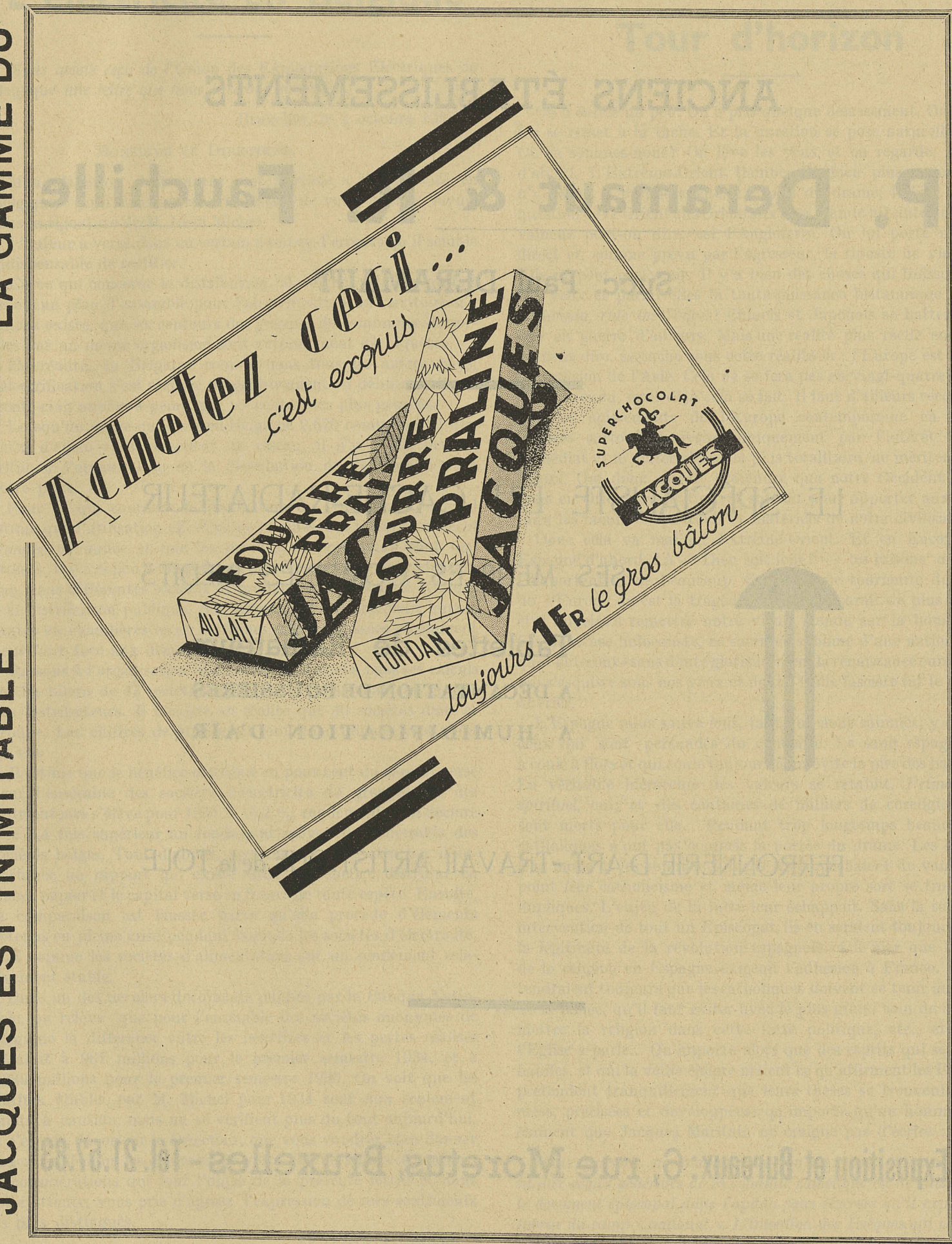
SUPERCHOCOLAT JACQUES EST INIMITABLE

LA GAMME DU

JACQUES EST INIMITABLE

• LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT JACQUES EST

INIMITABLE • LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT

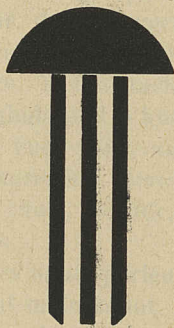


ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR



SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS

Tablettes de Radiateurs

A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES

A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE D'ART.-TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

L'électricité en Belgique

Nous avons reçu de l'Union des Exploitations Electriques de Belgique une lettre que nous insérons volontiers.

Bruxelles, le 2 octobre 1937.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Mon attention s'est portée sur l'article « l'Electricité en Belgique » paru dans un récent numéro de votre estimée revue, sous la signature de M. Léon Michel.

L'auteur a versé dans un certain nombre d'erreurs qu'il semble indispensable de rectifier.

En ce qui concerne la distribution, M. Michel attribue au fait qu'aucun plan d'ensemble pour l'électrification du territoire n'a jamais existé, que les contours des groupes de communes desservies par un même organisme sont extrêmement déchiquetés.

En réalité, en Belgique comme dans tous les autres pays, l'électrification s'est réalisée progressivement en débutant, il y a trente-cinq années à peine, par les centres les plus peuplés.

Lorsqu'on songe qu'il y a en Belgique 2.670 communes et que 2.635 d'entre elles possèdent un réseau, il n'y a pas lieu de critiquer l'organisation de la distribution de l'électricité dans notre pays.

Pour ce qui concerne la production de l'énergie, M. Michel estime que l'utilisation effective de la puissance installée a fléchi d'année en année et que les moyens de production sont mal utilisés. Il y a si peu d'exagération dans ces moyens de production que, dans différentes sociétés de production d'électricité destinée à la distribution publique, des commandes extrêmement importantes en chaudières et en machines ont été passées récemment pour faire face aux demandes de la clientèle.

Passons à l'organisation financière, M. Michel a basé ses calculs sur les bilans de 47 sociétés exploitantes appartenant au groupe des distributeurs. Il n'existe en réalité que 40 sociétés dans ce groupe. Les chiffres de M. Michel sont donc faussés à ce point de vue.

Il estime que le bénéfice distribué en pour cent du capital versé pour l'ensemble des sociétés d'électricité du groupement des distributeurs s'élève pour 1934, à 15,2 %, rendement qu'il déclare être 3,4 fois supérieur au rendement moyen de l'ensemble des sociétés belges. Tout d'abord, personne ne peut attacher d'importance au rapport qui existe entre le bénéfice distribué en francs papier et le capital versé en francs de toute espèce. Ensuite, sa comparaison est faussée parce qu'elle procède d'éléments obtenus en pleine crise pendant laquelle les sociétés d'électricité, tout comme les sociétés d'alimentation, ont un rendement relativement stable.

Dans un des derniers documents publiés par la Banque Nationale, on relève que pour l'ensemble des sociétés anonymes de Belgique la différence entre les bénéfices et les pertes réalisés s'établit à 981 millions pour le premier semestre 1934, et à 2.389 millions pour le premier semestre 1936. On voit que les chiffres établis par M. Michel pour 1934 sont non seulement sujets à caution, mais ne se vérifient plus du tout aujourd'hui.

J'espère, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien donner bon accueil dans les colonnes de votre Revue aux rectifications et considérations qui font l'objet de la présente lettre et dans cette attente, vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le Directeur Général,
EM. UYTBORCK.

Libres propos...

Tour d'horizon

On a dételé un peu. On a pris quelque délassément. On rentre. On se remet à la tâche. Et la question se pose naturellement : Où en sommes-nous? On lève les yeux et on regarde. Au loin d'abord. L'Extrême-Orient flambe. Et bien plus encore qu'il n'y paraît à première vue. Le fond du drame, là-bas, pose la question de « l'Orient aux Orientaux ». La grande atteinte, la grande vaincue peut-on dire, est l'Angleterre. On lui porte un coup direct et, comme prévu par l'agresseur, la riposte ne vient pas. Elle ne peut pas venir. Il y a bien des choses qui finissent sous nos yeux et parmi elles la toute-puissance britannique, le *rule Britannia, rule the Waves!* Chinois et Japonais se battent, sans être en guerre d'ailleurs. Mais une réalité plus réelle encore, si on peut dire, se cache sous cette réalité-là : l'Europe est en voie d'expulsion de l'Asie. Cela ne se fera pas en vingt-quatre heures, c'est entendu, mais déjà cela se fait. Il faut d'ailleurs reconnaître que les agissements de l'Europe contemporaine en Orient, inspirés surtout et presque uniquement par l'intérêt le plus immédiat et le matérialisme le plus totalitaire, ne méritent guère mieux. Qui donc oserait prétendre que notre Occident civilisé était en Orient avant tout et surtout pour apporter aux Orientaux les bienfaits spirituels et matériels de notre civilisation?

Donc cela va mal en Extrême-Orient. Et en Europe? En Espagne d'abord. Là — Dieu soit loué! — les raisons d'espérer l'emportent et de beaucoup. Cette plaque tournante du destin de l'Europe qu'est la tragédie espagnole, paraît de plus en plus être appelée à remettre notre vieux monde sur la bonne voie. Cet immense holocauste, ce sacrifice sublime d'une nation héroïque « dateront » sans doute glorieusement la renaissance européenne qui s'esquisse sous nos yeux et dont l'Italie fasciste fut le premier ouvrier.

L'Espagne nous sauve tous, tant que nous sommes, y compris ceux qui sont persuadés du contraire. Le sang espagnol qui a coulé à flots et qui coule toujours nous évite la pire des barbaries. La véritable hiérarchie des valeurs se rétablit. *Primauté du spirituel*, oui; et des centaines de milliers de coreligionnaires sont morts pour elle... Pendant trop longtemps beaucoup de catholiques n'ont pas compris la portée du drame. Les bobards à la mode et les sophismes reçus les empêchaient de voir à quel point leur catholicisme et même leur propre sort se trouvaient impliqués. L'enjeu de la lutte leur échappait. Sans la solennelle intervention de tout un Episcopat, ils en seraient toujours à nier la légitimité de la révolution espagnole et à nier que l'intérêt de la religion en Espagne exigeait l'adhésion à Franco. Ils prétendraient toujours que les catholiques doivent se tenir au-dessus de la mêlée, qu'il faut éviter avec le plus grand soin de compromettre la religion dans cette lutte politique, etc., etc. Mais l'Eglise a parlé... Qu'importe alors que des esprits qui se croient habiles, et qui la veille encore niaient ce qu'affirment les Evêques, prétendent tranquillement que leurs thèses se trouvent confirmées, précisées et développées; qu'importe qu'un homme aussi éminent que Jacques Maritain ne craigne pas d'écrire :

Nous pensons ne manquer en rien au respect dû à cette lettre ni aux règles générales de la conduite catholique en ne suivant pas le document épiscopal dans l'option sans réserves qu'il exprime en faveur du camp « national ». L'intention des Evêques qui ont signé ce document, et qui ont tenu à marquer qu'ils se sont volontairement tenus sur un plan « empirique », n'est certainement pas, et ne sau-

rait être, d'imposer en conscience aux catholiques du monde entier une telle option, — dans une matière où, quelle que soit l'importance des incidences spirituelles, l'aspect politique et international, est au plus haut degré manifeste.

Quant aux responsabilités des partis de droite avant la guerre civile, à celle des hommes qui ont directement déclenché celle-ci, et aux moyens barbares employés aussi du côté « national », la discrétion observée sur ces points de fait par le document épiscopal n'est pas sans confirmer l'opinion que nous avons souvent exprimée sur les inconvénients des régimes dictatoriaux. Il est clair du reste que ces points de fait comme quelques autres dont la lettre des Evêques fait état et qui seront sans doute contestés, ont une importance pour l'appréciation des événements.

On reste confondu devant de pareilles élucubrations... Comment, diable, parler de la tragédie espagnole autrement que sur le plan « empirique » ?! Et les « points de fait » ? Quand, peut-être pour la première fois dans l'histoire de la Chrétienté, en Episcopat unanime affirme qu'une révolution, c'est-à-dire un recours à la violence, est parfaitement justifiée et légitime — appliquant donc, en juges de la morale chrétienne, les principes à un cas concret — l'opinion d'un professeur de philosophie, même éminent, pèse très peu. Quel dommage que M. Maritain ait cru devoir se mêler aux luttes politiques et sociales de ces dernières années au lieu de se borner aux spéculations métaphysiques. Il n'est manifestement pas doué pour l'action...

Mais l'essentiel de l'intervention épiscopale reste acquis. Les Evêques espagnols ont projeté sur l'horrible tragédie qui couvre leur pays de sang et de ruines des clartés qui ne permettent plus d'ignorer ce qu'elle est en vérité : le grand drame de notre temps. Un événement capital de notre histoire, événement à allure apocalyptique et qui fait penser à la Bête déchaînée et terrassée...

Et déjà, avant même que ne soit acquise une victoire dont on ne peut plus guère douter, on pense au lendemain. Déjà notre sens surnaturel perçoit la radieuse aurore qui ne peut pas ne pas succéder à des ténèbres peuplées d'aussi insignes mérites, comme vient de l'écrire S. E. le Cardinal Verdier à ses frères espagnols dans l'épiscopat.

Dans le beau poème consacré par Paul Claudel aux Martyrs de l'Espagne, le poète catholique la voit, lui aussi, la moisson future :

*L'heure du Prince de ce monde, la voici qui est revenue à la fin!
L'heure de l'interrogation finale, l'heure de l'Isariote et de Caïn!
Sainte Espagne, à l'extrémité de l'Europe carrée et concentration
de la Foi et masse dure, et retranchement de la Vierge mère,
Et la dernière enjambée de saint Jacques qui ne finit qu'avec la terre,
Patrie de Dominique et de Jean, et de François le Conquérant et
de Thérèse,
Arsenal de Salamanque, et pilier de Saragosse, et racine brûlante
de Manrèse,
Inébranlable Espagne, refus et la demi-mesure à jamais inacceptée,
Coup d'épaule contre l'hérétique pas à pas repoussé et refoulé,
Exploratrice d'un double firmament, raisonneuse de la prière et
de la sonde,
Prophétesse de cette autre terre dans le soleil là-bas et colonisatrice
de l'autre monde,
En cette heure de ton crucifiement, sainte Espagne, en ce jour,
sœur Espagne, qui est ton jour,
Les yeux pleins d'enthousiasme et de larmes, je t'envoie mon admi-
ration et mon amour!
Quand tous les lâches trahissaient, mais toi, une fois de plus, tu
n'as pas accepté!*

*Comme au temps de Pélage et du Cid, une fois de plus tu as tiré l'épée!
Le moment est venu de choisir et de dégainer son âme!
Le moment est venu les yeux dans les yeux de mesurer la proposi-
tion infâme!*

*Le moment est venu à la fin que l'on sache la couleur de notre sang!
Beaucoup de gens se figurent que leur pied tout seul va au ciel par
un chemin facile et complaisant.*

*Mais tout à coup voici la question posée, voici la sommation et le
martyre!*

*On nous met le ciel et l'enfer dans la main et nous avons quarante
secondes pour choisir.*

*Quarante secondes, c'est trop! sœur Espagne, sainte Espagne,
tu as choisi!*

Onze évêques, seize mille prêtres massacrés et pas une apostasie!

Et quelque trois cent mille fidèles : ce que M. Jacques Maritain appelle une « incidence spirituelle » !

Et voici la grande espérance qui se lève :

*Et nous aussi, la tête découverte, en silence, ô mon âme! fais
silence devant la terre ensemencée!*

*La terre au fond de son entraille a conçu et déjà le recommencement
a commencé.*

*Le temps du labourage est fini, c'est celui maintenant de la semaille.
Le temps de l'amputation pour l'arbre a fini et c'est le temps main-
tenant des représailles.*

*L'idée sous la terre qui a germé, et de toutes parts dans ton cœur,
sainte Espagne, la représaille immense de l'amour!*

*Les pieds dans le pétrole et le sang, je crois en Toi, Seigneur, et
en ce jour, un jour qui sera Ton jour!*

*J'étends la main droite vers Toi pour jurer entre l'action de grâces
et le carnage.*

*« Ton corps est véritablement une nourriture et Ton sang vérita-
blement est un breuvage. »*

*De cette chair qui a été pressée, la Tienne, et de ce sang qui a été
répandu,*

Pas une parcelle n'a péri, pas une goutte qui ait été perdue.

*L'hiver sur nos sillons, continue, mais le printemps déjà a fait
explosion dans les étoiles!*

*Et tout ce qui a été versé, les anges, respectueusement, l'ont recueilli
et porté à l'intérieur du Voile!*

Admirable Espagne! Son héroïsme actuel et son martyre resteront sans doute comme un des sommets de l'histoire humaine...

* * *

Rome-Berlin... Le fameux axe! Comment se défendre de l'idée que cette entente, quelque peu contre nature d'ailleurs, est faite surtout des erreurs et des faiblesses de... l'autre partie? Ah! oui, cette autre partie, d'aucuns s'obstinent à la désigner du nom « d'union des grandes démocraties » ! Comme si l'Angleterre était une démocratie! ..

La France, voilà le point faible de notre Europe d'aujourd'hui. C'est elle, surtout, la responsable du « Rome-Berlin ». Que se passera-t-il en France, demain — et un demain tout proche, un demain au sens strict du mot, car il faut, de toute évidence, que quelque chose se passe. Et ce quelque chose pèsera d'un grand poids dans ce qui nous attend...

Rome-Berlin : nous croyons que Mussolini a raison quand il affirme que le libéralisme du XIX^e siècle est bien fini et que la démocratie politique est bien morte. Les peuples sont en train de retrouver leur âme que les idées les plus folles, celles du XVIII^e surtout, et les institutions les plus inhumaines — capitalisme et

ploutocratie — leur cachaient à leurs propres yeux. Mais ce qui unit provisoirement et superficiellement Rome à Berlin, et qui peut, reconnaissons-le, avoir une grande importance momentanée, est cependant bien peu comparé à ce qui les oppose. L'entente naturelle serait Rome-Paris et même, quoique très différemment, Londres. Mais la Prusse et l'Italie! Jeu diplomatique et combinaison de forces où il semble bien que personne ne soit dupe. Jeu dangereux toutefois et auquel, seul, un sursaut français pourrait mettre fin.

* * *

Mais il y a la Société des Nations... Hélas! trois fois hélas! Non, il n'y a pas de Société des Nations. L'institution de Genève donnât-elle jamais plus lamentable spectacle d'une totale impuissance que durant ces dernières semaines? La Belgique a été réélue membre de son Conseil. Cadeau qui serait plutôt encombrant à l'heure actuelle, si la Société des Nations avait encore la moindre autorité. Mais ce n'est que constater un fait patent que d'affirmer qu'il n'y a plus, sur les bords du lac Léman, que l'ombre d'un fantôme. Moins encore que le parfum du vase vide dont parlait Renan, car il n'y eut jamais rien dans le vase...

Non seulement la Société des Nations s'avère impuissante en Chine et en Espagne, mais si, partout en Europe, on parle de la prochaine guerre, nulle part aucun esprit réfléchi et au courant ne compte le moins du monde sur la Société des Nations comme sur une force capable de l'empêcher, cette guerre. Oh! certes, il y a les formules écrites, le Covenant, le Pacte, l'article x et le paragraphe z. Mais tout cela, ce n'est que du vent, moins réel même que du vent. C'est dommage, c'est déplorable, c'est navrant : mais c'est comme ça. Et tout le monde sait que c'est comme ça, quelques Rolin et quelques de Brouckère exceptés. Et encore!...

La grande faillite de l'après-guerre est là. Question de FAIT, on ne saurait assez le dire et le redire. Il ne s'agit donc pas des espoirs que la Société des Nations avait fait naître, ni des illusions qu'elle suscita. Il ne s'agit que d'un fait : sa faillite éclatante. Un fait dont il faut tenir le plus grand compte.

TESTIS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

Problèmes actuels

L'ennemi

Les idées ont pour ennemies des idées. Si une idée juste n'arrive pas à se « réaliser », ce n'est pas par manque de moyens matériels ou sous la pression de circonstances matérielles, mais à cause de la puissance supérieure de l'idée fautive opposée. Et celle-ci n'affecte pas seulement l'esprit de ceux qui l'acceptent et la professent, mais aussi, en quelque mesure, la mentalité de ceux qui la combattent.

Or donc, dans l'effort actuel entrepris par d'aucuns pour restaurer la propriété, condition *sine qua non* et seule garantie de la liberté civique, l'idée adverse principale est le Déterminisme.

Ceux, et ils sont innombrables, qui ridiculisent l'idée même de restauration de la propriété rient et raillent de la sorte parce qu'ils sont convaincus, dans leur for intérieur, que l'évolution qu'il connaissent ne peut que se poursuivre. La tangente à la courbe leur semble naturelle. Toute leur vie ils ont vu se succéder les absorptions d'affaires moins importantes par des affaires plus importantes; ils ont vu des ententes devenir des trusts et les trusts des monopoles; ils ont vu des affaires privées grandir et se développer incroyablement jusqu'à devenir des institutions nationales. Et parce qu'ils n'ont jamais vu que cela, ils s'imaginent que cela ne peut que continuer de la sorte; consciemment ou inconsciemment, ils sont d'abord déterministes. Quand alors on leur présente un programme basé sur la Volonté, cet ennemi n° 1 de la Fatalité, ce programme leur semble parfaitement absurde, fantastique et irréel — aussi impossible à exécuter que le serait un projet de ne vivre que de l'air du temps.

D'autres, moins nombreux peut-être, mais encore fort nombreux tout de même, et qui sont aussi à ranger parmi nos ennemis, souhaitent que la restauration de la propriété fût possible; ils vont même jusqu'à de timides tentatives dans ce sens, mais ils ne cessent de penser, au fond d'eux-mêmes, que le Destin est contre eux. Ils se disent que l'absorption et la disparition de la propriété privée doivent nécessairement se poursuivre; cela fait partie de la nature des choses; il s'agit d'une loi d'airain. Dans une certaine mesure, il est peut-être possible de retarder ou même de diriger l'évolution, mais il est impossible de remonter le courant...

Pour les partisans et les apôtres d'une restauration de la propriété, les deux groupes n'en font, pratiquement, qu'un. Le premier est le plus fort parce que le plus convaincu, le plus âpre, le plus inintelligent et donc celui qui influence le plus facilement les masses brutales; le second est plus humain et plus respectable, mais les deux s'opposent à notre avance, les deux sont ligués — l'un de grand cœur, l'autre à contre-cœur — pour empêcher la restauration de la propriété.

Nous-mêmes, respirant l'atmosphère de notre temps, nous sommes atteints de la même maladie dont souffrent nos adversaires. Tous, dans une certaine mesure, nous succombons, dans des moments de faiblesse — je dis bien *tous*, et pas seulement presque tous — à la tentation que présente l'hérésie : « Pourquoi s'obstiner à lutter? La victoire est impossible. » Contre ce danger qui nous assiège et qui renforce si considérablement nos adversaires, le remède se trouve là où il est toujours : dans la guerre contre l'erreur, dans l'amour des définitions claires, dans l'exaltation de la vraie doctrine maintenue inébranlable.

Le Déterminisme apparaît périodiquement dans l'histoire humaine. Il est dans la nature de l'homme que ce Déterminisme revienne ainsi de temps en temps par grandes vagues qui submergent l'esprit humain. Sa dernière manifestation triomphale fut le mouvement spirituel auquel nous attachons le nom puissant de Calvin. Il fut renforcé par les victoires des sciences physiques, basées sur l'observation de la matière inerte, sur la présomption de successions invariables et d'absence d'une Volonté multiple. Il fut renforcé aussi par la rupture de l'unité chrétienne consécutive à la rupture de la certitude spirituelle et par le fait que les préoccupations doctrinales passaient de mode. Dans l'essentiel, pourtant, le Déterminisme dont nous avons hérité est celui de Jean Calvin, de Noyon. C'est le sombre génie de cet homme qui continue à couvrir notre monde de son ombre. Car ce sont des personnalités, et particulièrement des esprits extraordinaires, qui créent l'histoire bien plus que ne le font les tendances générales, etc. C'est de l'empire de pareilles tendances sur les esprits que procède une philosophie déterministe.

Si j'en avais le pouvoir, je ferais graver sur tous les monuments de notre route ce que, moi-même, je ne cesse de répéter et ce que je propose comme *leitmotiv* du mouvement en faveur de la restauration de la propriété : « *Il suffit de vouloir.* »

HILAIRE BELLOC.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

CENT HEURES CHEZ HITLER

M. Robert Brasillach a bien du talent. Il brille au premier rang de la génération montante des écrivains français. Il est de « droite » et ce n'est évidemment pas nous qui l'en blâmerons car... « et ego » ! Mais être de « droite », en politique, veut que l'on tienne le plus grand compte des réalités nationales. L'idéalisme de gauche prêche son évangile, indistinctement, à tous les hommes et à tous les peuples. Le « droitier », au contraire, adapte ses vues aux génératrices des diverses communautés différenciées — et combien profondément parfois... — par des siècles d'histoire. Quel dommage que M. Robert Brasillach n'ait pas été plus fidèle à ce principe fondamental de sa conception politique quand il vint enquêter en Belgique au sujet du rexisme. S'il avait mieux tenu compte des génératrices belges il ne se fut pas trompé à ce point dans ses articles avant et après... le 11 avril...

Aujourd'hui il nous donne, dans le dernier numéro de la Revue Universelle, un bien intéressant reportage sur le Congrès de Nuremberg.

Citons d'abord une conversation portant sur le point vraiment essentiel du problème allemand. Si, en effet, le centre moteur de la

Germanie glissait un jour de Berlin vers Munich, si l'Allemagne du Sud — l'Allemagne civilisée — renversait dans un avenir pas trop éloigné le rapport qui la lie à la Prusse, la face de l'Europe s'en trouverait bouleversée. Tous les espoirs seraient permis. Mais tout le problème est là... L'hégémonie de la Prusse « travaille » contre l'Europe. Une Allemagne centrée à Munich ou à Vienne est dans la ligne de la civilisation européenne.

Citons :

A travers la campagne bavaroise, ses petits villages, ses bois (l'arbre, c'est la divinité allemande par excellence), je parle avec ceux qui nous conduisent. C'est le moment de nous souvenir d'un mot de M. de Ribbentrop, que citait naguère Charles Maurras, sur la conscience profondément historique de l'Allemand. De quoi nous parle-t-on ici, devant ces croix gammées, ce décor nouveau ? On nous parle de la guerre de Trente Ans.

— C'est la clef de l'histoire allemande. Il y avait vingt-cinq millions d'Allemands avant, cinq seulement après. Il a fallu tout reconstruire. Du Rhin, de la Bavière ou de l'Autriche, l'axe s'est déplacé vers le Nord de la Prusse. Et nous avons construit le germanisme, le germanisme qui est d'abord un particularisme, qui n'est pas une civilisation universelle.

Je laisse à ce jeune Allemand la responsabilité de ces rêveries historiques. Mais il est curieux qu'elles soient faites. Elle est curieuse aussi la forme qu'affecte cette nostalgie d'une civilisation universelle, d'une nouvelle romanité. Car il l'avoue avec franchise, ce qu'il regrette, c'est moins la participation à un humanisme élargi que la possibilité de mieux dominer.

— Avec le centre allemand à Aix-la-Chapelle, à Munich, ou à Vienne, nous aurions été les maîtres de l'Europe.

Sans la guerre de Trente Ans, ni Louis XIV, ni Napoléon, sans doute, n'auraient pu exister, et la France eût été entraînée dans l'orbite du nouveau Saint-Empire.

— Est-ce pour cela, lui demandons-nous, que le III^e Reich revient sans cesse à la Bavière, qu'il est né à Munich que son congrès est à Nuremberg, que son chef habite Berchtesgaden ? Est-ce un retour à l'ancien germanisme, contre la Prusse ?

— Peut-être bien, nous est-il répondu.

Et on nous fait l'éloge de la Prusse, quand même, avec un peu d'ironie occidentale :

— C'est une bonne colonie.

Notons tout cela, pour confirmer dans leur jugement ceux qui pensent que les Allemagnes ne sont peut-être pas si loin qu'on pourrait le croire.

* * *

Voici les considérations finales de M. Brasillach sur « une religion nouvelle » :

Je n'oublierai jamais, je le crois, la couleur et la tristesse des yeux de Hitler, qui sont sans doute son énigme. Certes, je ne prétends point le juger sur cette impression, encore qu'elle ait été éprouvée, pendant ces journées solennelles de Nuremberg, par beaucoup d'autres que par moi. Et nous nous demandions, Français qui regardions cette suite de spectacles extraordinaires, nous nous demandions : de tout cela, qu'est-ce qui est promis à la durée ?

Le matin du dimanche avait lieu la cérémonie la plus singulière

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

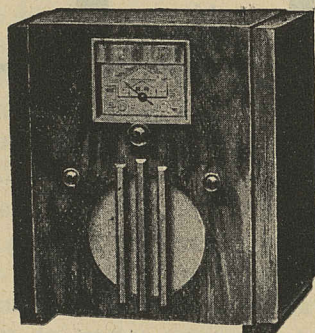
Le plus grand choix

Prix les plus bas



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

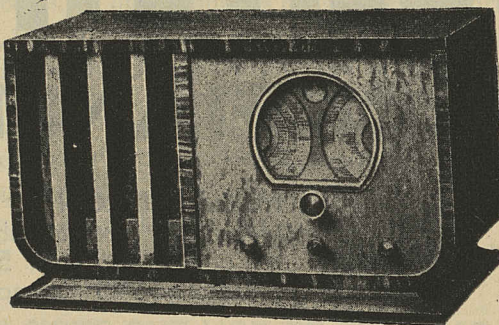


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ.

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

s'écrie tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai c'est savourer tou-
jours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claiés fixes et roulants pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES

Tél. 37.28.35

ADVERTA
Proc.

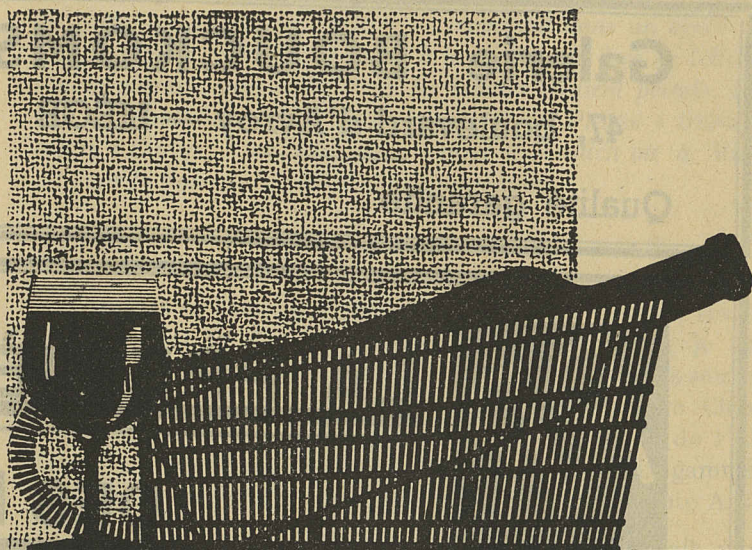


Les papiers carbone
LORAI
PRODUIT BELGE

- sont étudiés spécialement pour chaque usage : Machines à écrire, machines comptables, écriture à la main : crayon ou plume ;
- se fabriquent en toutes couleurs et toutes épaisseurs : en émulsion d'encre DURE, DEMI-DURE, TENDRE ;
- sont propres à la manipulation et ne maculent pas les copies ;
- leur durée et leur netteté les classent au premier rang des articles similaires et sont garantis par le fabricant.

Pour chacun de vos travaux, il existe un carbone LORA.

Reclamer-les à votre fournisseur



VINS

récolte 1937

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

La bouteille Frs.

CLOS ST-GEORGES

La bouteille Frs.

COTES DE SAILLAC

La bouteille Frs.

CLOS DU MANOIR

La bouteille Frs.

4⁰⁰
5⁰⁰

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis **pur jus de raisin** ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE
A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE · CLAES · BRUXELLES

OLIVETTI

LA MARQUE DE
CONFIANCE



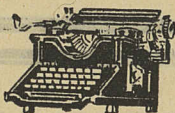
Modèle MIKRON

Une machine à écrire robuste à la portée de chacun. 50 fr. par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles

SIMPLEX et ICO portatifs pour le travail courant et les déplacements. A partir de 75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40 la machine idéale pour le bureau. 12 avantages exclusifs. A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT, NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER · BRUXELLES

Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

R. C.

du III^e Reich, celle de la consécration des drapeaux. On amène devant le Führer le « drapeau du sang », celui que portaient les manifestants tués lors du *putsch* manqué de 1923, devant la Feldherrenhalle de Munich.

*A Munich, ils étaient plusieurs,
Quand les balles les ont frappés...*

Le chancelier saisit d'une main le drapeau du sang, et de l'autre les étendards nouveaux qu'il devait consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux symboles nouveaux de la patrie allemande. Cérémonie purement symbolique? Je ne le crois pas. Il y a réellement, dans la pensée de Hitler comme dans celle des Allemands, l'idée d'une sorte de transfusion mystique, analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre, — si ce n'est, osons le dire, à celle de l'Eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogue de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme.

Et c'est alors que nous sommes effrayés. Devant ces décors graves et délicieux du romantisme ancien, devant cette floraison immense des drapeaux, devant ces croix venues d'Orient, je me demandais, le dernier jour, obsédé par cette puissance d'illusion, si tout était possible. On peut donner à un peuple plus de vigueur. Mais peut-on vouloir tout transformer, jusqu'à inventer des rites nouveaux, qui pénètrent à ce point la vie et le cœur des citoyens?

Je ne sais pas ce qu'était l'Allemagne de naguère. C'est aujourd'hui un grand pays étrange, plus loin de nous que l'Inde et que la Chine. Le drapeau lui-même accentue cette étonnante impression orientale, et il faut faire effort pour s'apercevoir que quelques-unes des vertus remises en honneur — le travail, le sacrifice, l'amour de la patrie — font partie du patrimoine commun de tous les peuples, tant on est accablé par les impressions du dépaysement et de l'exotisme. Je ne sais pas si la guerre de Trente Ans, comme on me l'affirmait, a coupé l'Allemagne de la civilisation européenne, mais je suis bien sûr que Hitler est en train de construire une civilisation qui, par certains aspects de son particularisme, s'éloigne encore davantage de cette communauté. Il semble y avoir quelque ironie du destin à souligner les apparences orientales de ces mythes, dans un pays qui rejette tout ce qui lui semble venir de l'Orient. Mais Hitler, instaurateur des nuits de Walpurgis du 1^{er} mai, des fêtes païennes, de la consécration des drapeaux, est fidèle en réalité à la vocation profonde de l'Allemagne, qui de Goethe à Nietzsche et à Kayserling, a toujours été tournée vers le soleil de l'Orient.

Tout cela, certes, n'est pas pour nous, et on n'a pas besoin d'insister pour le dire. Ce qui est pour nous, ce qui est un rappel à l'ordre constant, et sans doute une sorte de honte, c'est cette prédication soutenue qui est faite à la jeunesse pour la foi, le sacrifice et l'honneur. De même que Jacques Bainville revint monarchiste de l'Allemagne d'avant-guerre, de même tout Français revient de l'Allemagne d'aujourd'hui persuadé que son pays, que sa jeunesse pourraient faire aussi bien et mieux que nos voisins, si nous restaurions d'abord certaines vertus universelles et que nous abattions la démocratie. Mais pour le reste, quel étonnement et quelle étrangeté!

Je n'ai surpris aucune désaffection à l'égard du régime, et les privations, si privations il y a, m'ont tout l'air d'être acceptées avec beaucoup d'allégresse. Ce qui peut changer la face du monde, ce sont les décisions prises en haut lieu pour parer aux difficultés économiques, ce n'est pas la manière dont le public

sent ses difficultés. Qu'on ne se laisse pas troubler par les discours de la presse sur la fameuse absence de beurre : il y a du beurre en Allemagne, partout, bien moins cher qu'en France et si les Allemands en consomment un peu moins, c'est que vraiment ils en mangeaient beaucoup autrefois. Mais au delà des difficultés économiques, il y a d'autres problèmes qui nous inquiètent, et qui vont sans doute plus loin que l'homme.

On ne peut s'empêcher d'y songer à chaque instant. On comprend le fascisme italien, on comprend ce qu'il peut en subsister d'immortel, même après la chute du régime. Devant le national-socialisme allemand on demeure plein de doute et d'inquiétude. Je ne pense pas seulement à la lutte avec les Eglises, qui n'est qu'un des aspects de la question. Mais devant cette construction d'un homme nouveau, on se dit : est-elle permise? N'y a-t-il pas là un effort qui outrepassé les bornes de la nation? Demain, l'hitlérisme ne sera-t-il plus qu'une gigantesque curiosité historique? Tout cela n'est-il pas trop?

C'est l'impression finale que nous emportons : spectacles bien réglés, jeunesse robuste, organisation moins parfaite qu'elle semble au premier abord, mais surtout la mythologie surprenante d'une nouvelle religion. Quand on essaie de se remémorer ces journées si pleines, qu'on évoque les cérémonies nocturnes éclairées de biais par la lueur des torches et des projecteurs, les enfants allemands jouant comme des loups autour de leurs souvenirs de guerre civile et de sacrifice, le chef soulevant en larges houles, avec des cris plaintifs, cette foule subjuguée, on se dit qu'en effet ce pays n'est peut-être ni parfait ni si terrible, mais qu'il est d'abord, au sens plein du mot, et prodigieusement, et profondément, et éternellement, un pays *étrange*.

LA NOTE QUE L'ON NE PEUT PAS PAYER

Voici le lamentable bilan dressé par M. Marcel Chaminade dans la Revue Universelle) plusieurs semaines avant la nouvelle et profonde chute du franc français de ces derniers jours :

On est très loin d'établir un bilan exact en relevant que le franc a été déprécié de 42 % au cours de neuf mois et se trouve en instance de dépréciation plus profonde; que l'encaisse métallique d'un maximum de près de 85 milliards de francs Poincaré est tombée à 35 milliards, et sera ramenée encore plus bas, alors que l'état-major considère que, pour des raisons d'ordre militaire, il y a le plus grand péril à le laisser descendre au-dessous de 50 milliards; que le volume de la dette s'est gonflé d'une vingtaine de nouveaux milliards — M. Joseph Caillaux a cité le chiffre de 29; — que l'inflation déjà réalisée s'élève à 25 milliards et ne tardera pas à atteindre 40; que le déficit du budget va au delà du double de celui qui avait été initialement prévu et qui était déjà le plus considérable enregistré depuis la guerre; qu'il manque encore une quarantaine de milliards pour équilibrer nos budgets ordinaire et extraordinaire, sans parler du nombre impressionnant de milliards qui fait défaut aux budgets des collectivités locales, tous, sans exception aucune, profondément déséquilibrés, ni des besoins, non moins énormes, de la Trésorerie auxquels il restera encore à parer que la perte sur les seuls fonds publics excède 200 milliards et qu'au cours actuel le 3 % perpétuel s'est effondré, en or, au-dessous des niveaux-records de baisse de Brumaire an VIII. Que le coût dont il nous faudra payer l'expérience Blum s'élève à quelques centaines de milliards, voilà ce que l'on ne se hasarde plus à nier, mais personne n'est plus en mesure, à quelques dizaines d'unités près, d'apprécier l'étendue et la profondeur de l'abîme sur lequel nous sommes penchés ni d'établir désormais, avec

une monnaie fondante, des prévisions de recettes et de dépenses.

Toute la guerre de 1870 n'aura pas coûté à beaucoup près — pas même le tiers, peut-être pas le quart — autant qu'un an de gestion du Front Populaire. M. Thiers, au lendemain d'une défaite pénible, après la perte de deux provinces, après la sanglante tragédie de la Commune et un traité d'une effroyable dureté, a pu relever les ruines et restaurer la prospérité du pays avec un effort fiscal qui ne représente même pas la moitié en or de celui qu'on nous demande aujourd'hui pour calfeutrer simplement les trous les plus béants du budget ordinaire et qui se révélera d'ailleurs incapable, comme M. Gaston Jèze l'a fait observer, de provoquer, fût-ce provisoirement, un retour à l'équilibre. Si même les 10 1/2 milliards de ressources nouvelles que le gouvernement escompte, à cet effet, de l'aggravation des taxes fiscales, pouvaient être perçus sur une économie anémiée — et il est à craindre que le président de la Chambre de commerce de Paris n'ait raison lorsqu'il soutient que l'accroissement des charges fiscales, s'ajoutant à l'incidence de la dépréciation du franc, va se traduire inéluctablement par l'augmentation générale des prix, que la cherté de la vie risquera alors de décourager la consommation et que, de ce fait, l'augmentation des tarifs aura seulement provoqué la diminution de la matière imposable — il subsistera encore le montant astronomique des besoins de la Trésorerie auquel il faudra de toute nécessité satisfaire. Or la totalité des coupons et dividendes sur les rentes et valeurs mobilières, l'ensemble des revenus de la propriété bâtie ne suffiraient pas à fournir, de très loin, les sommes indispensables.

Après avoir opéré tous les allègements possibles et imaginables, et à supposer, ce qui, encore une fois est plus que douteux, pour ne pas dire exclu, que les prévisions gouvernementales se réalisent, M. Georges Bonnet a dû renoncer, même sur le papier, à obtenir un ajustement. La note que ses prédécesseurs lui ont laissée est si lourde qu'elle est impossible à acquitter.

M. Georges Bonnet a trouvé une devise qu'une très faible distance seulement séparait de zéro. Nous voici arrivés au moment où il n'est plus possible d'assigner une parité certaine, même très basse, à la monnaie. La monnaie n'est que le reflet du crédit de l'Etat, et ce crédit a été ruiné jusque dans ses fondements. La politique a détruit jusqu'à ses dernières assises matérielles. Avec un organisme de production des richesses grippé, enserré dans un étau de réglementations, les capitaux ne peuvent plus trouver ni sécurité, ni rendement. Ne pouvant plus travailler dans des conditions de productivité suffisantes, le marché des capitaux ne peut plus fonctionner d'une manière régulière et normale. Le fonds d'égalisation des changes, comme le fonds de soutien des rentes, ne pourront que dévorer des tranches successives de notre encaisse métallique, accroître et précipiter l'inflation. La cote des changes, la démarche de la Bourse, au lendemain des rigoureuses mesures dites d'assainissement, sont à cet égard singulièrement éloquents.

L'économie ne peut plus supporter les charges qui lui sont infligées. En un an, la hausse totale du prix de l'heure de travail a atteint, en moyenne, 91 %. Les aggravations fiscales, les inévitables relèvements de salaires, qui ne tarderont plus, l'accéléreront encore.

LA VRAIE FRANCE

Quelle pitié que l'anarchie française actuelle! Le point névralgique de notre Occident est là... La France réagira-t-elle enfin?...

Les Nouvelles Littéraires publiaient l'autre jour un bien bel article de M. Louis Gillet, de l'Académie française, sur Paris, le vrai Paris. En voici les dernières lignes :

Il faut vous dire, cher Etranger, que Paris était composé, et je pense qu'il l'est encore, d'une infinité de ces petits mondes

fermés, impénétrables les uns aux autres, prodigieusement indépendants, clôturés dans une foule de conventions étroites et d'observances inexplicables. Les vieux Parisiens, entre nous, sont une collection de vieux maniaques. Ne vous figurez pas que le Paris que vous connaissez, le Paris des grandes avenues, le Paris des boulevards, soit le vrai Paris : celui-là est une invention d'Hausmann, qui nous a été imposée par l'administration. Le vrai Paris est une ville extrêmement cachottière, une ville de ruelles et de recoins, d'échoppes, de petites boutiques, de maisons lépreuses et de guinguois, serrées autour d'une vieille église; des couloirs obscurs conduisent à une courette intérieure, au bout de laquelle vous trouvez quelquefois un jardin. Il y a encore une foule de ces jardins dans Paris, mais invisibles du dehors et qui échappent totalement au passant. Rien pour la montre, rien pour la façade : aucune espèce d'ostentation, c'est le caractère du vieux Paris. C'est là que nous sommes à l'aise, dans des conditions d'inconfort qui vous feraient sourire ou reculer d'horreur. Les quatre cinquièmes des Parisiens vivent encore fort bien dans des maisons sans ascenseur. On s'éclairait encore presque partout, il y a vingt ans, au pétrole; il restait des gens qui repoussaient ce progrès et prétendaient ne pouvoir lire qu'à la lumière d'une lampe Carcel. Nous sommes routiniers, casaniers, nous autres Parisiens, à un point incroyable. Le téléphone est d'hier. On commandait un bain qui était apporté bouillant par deux hercules, sur une charrette à bras, dans une baignoire de cuivre. Le rétameur, le vitrier, le crochet à l'épaule offraient leurs services dans les rues et s'annonçaient par un refrain qui fait encore partie des rythmes de mon enfance. C'était étonnamment archaïque, suranné, incommode, aussi peu moderne que possible. J'appartiens encore à un temps tout proche d'autrefois, qui baigne dans une nappe de passé immémoriale. Croyez-vous qu'avec tout cela on se sentît si peu que ce fût inférieur? Pas du tout. Nous ne pensions pas un instant que la délicatesse et la civilisation pussent tenir à un matériel d'appareils sanitaires. Paris se moquait bien d'être une ville mondiale. Paris était Paris, et cela lui suffisait bien.

Comment ai-je pris conscience, peu à peu, de l'immense Paris historique qui m'entourait, et du rapport où je me trouvais avec ce magnifique décor? Comment ai-je appris que ce paysage, où je ne repérais comme miens que quelques points, sans valeur pour autrui, m'appartenait pourtant comme la figure de ma patrie? Mon père aimait les livres. Il avait, je ne sais comment, dans sa bibliothèque, la collection monumentale de *l'Histoire de Paris*, dont les cartonnages verts m'emplissaient de crainte et de respect. Je m'étonnais qu'on eût trouvé tant de choses à dire sur ma ville natale. Fallait-il en savoir si long pour être Parisien? Ce fatras de curiosités me semblait inutile, indiscret, inhumain. J'ai toujours ces volumes; je les conserve avec piété : je ne les ai jamais beaucoup lus. Mais j'ai souvent porté envie à mes camarades provinciaux, pour qui le monde tenait dans une demeure de petite ville, dans une propriété de famille, à la campagne, dans un coin de paysage, une pelouse, un verger, quelques arbres, qui étaient pour eux l'univers, sans cet amas monstrueux de connaissances qu'il fallait digérer avant de se débrouiller et de savoir où l'on en était.

Il m'a fallu bien des années pour reconstituer ce paysage, venir à bout de ce labyrinthe, refaire en moi l'œuvre de tant de siècles, avant de percevoir Paris comme un tout, comme une création vivante, avant de savoir m'orienter, me mouvoir dans toutes ses dimensions, dans toutes ses épaisseurs, dans ses perspectives grandioses et ses infiniment petits, avant de sentir à la fois son ordre et son désordre, ses caprices, ses contrastes, son équilibre et sa logique, sa clarté, son mystère, et la place qu'occupe dans le monde cet incomparable chef-d'œuvre.

Il m'a fallu, en vérité, à peu près toute ma vie, à peine moins,

de temps qu'il n'en faut pour arriver à la connaissance de soi-même; les peintres, les poètes, Villon et Baudelaire, Corot et Méryon, Balzac, Sainte-Beuve, Proust, Laforgue, France, Péguy, Degas, Rodin et Pierre Champion, Léon-Paul Fargue, Jules Romains, Daniel Halévy, ont contribué chacun à modeler, enrichir et approfondir cette image; chacun y apporte sa nuance. Et je n'aurais rien dit, si j'oubliais les femmes, les mortes ou les vivantes, d'une Sévigné à une Colette, d'une Lespinasse à une Noailles ou à Gérard d'Houville, et je ne saurais dire, de toutes ces présences, laquelle est la plus chère et la plus délicieuse.

Dites-vous enfin, cher Etranger, que Paris est une chose extrêmement complexe et très difficile à saisir, et qu'en dehors de quelques endroits que nous nous ménageons pour nos rencontres et pour nos fêtes, les jours où nous aimons à nous donner le spectacle de notre accord, et où il nous plaît d'éblouir, c'est une des villes du monde qui défend le mieux ses approches et se livre le moins au passant. Sachez que si Paris vous charme par ses endroits ouverts, par sa terrasse du Luxembourg ou celle des Tuileries, s'il a ses perspectives ondoyantes de la Seine et des boulevards, Paris, vu de l'intérieur, ne se laisse pas percevoir comme un lieu de plaisance et comme un endroit d'agrément. Comptez que le vrai Paris, si l'on peut dire qu'il n'y en a qu'un, alors qu'il est fait de vingt villes et de cent sociétés diverses, est à peu près le contraire de ce qu'on a coutume de le croire, et que pour le définir on doit prendre le contre-pied de sa réputation. Il passe pour une ville mondaine, et c'est en réalité une ville de solitaires: une ville de plaisirs, et je n'en connais pas de plus grave et de plus sérieuse; une ville de mécréants, et c'est un des foyers spirituels du monde.

Soyez tranquille, je ne vais pas refaire les gros bouquins qui sont l'occasion de cette causerie. Mais je vous conseille, cher Etranger, d'aller faire un tour du côté des laboratoires de l'Institut Pasteur, ou dans ce petit salon des Missions étrangères, plein de froides peintures de supplices à faire frémir et où tant de jeunes apôtres s'entraînent au martyre. Allez entendre quelque matin les voix pathétiques et cloîtrées qui s'élèvent derrière les grilles des Bénédictines de la rue Monsieur. Paris, la Babylone moderne! Allons donc! « L'enfer ou l'atelier! », ce mot de Delacroix vous donnera le ton réel et le climat du lieu. Paris, c'est une chambre où un malade, qui n'est pas sorti depuis dix ans, porte dans sa tête un livre qui s'appelle *Les Deux Sources*. C'est une clinique où opère Jean-Louis Faure ou Martel, une salle du Collège de France où, devant dix auditeurs, Bédier professe son cours sur *Les Légendes épiques*; une maisonnette de Montrouge où un petit faune, appelé Despiau, qui n'a jamais endossé un smoking ou un frac, compose une figure fraîche comme la vie, jeune comme l'antique, et qui lui coûte trois ans de travail et de méditations; une ville d'enragés qui ne pensent qu'à la perfection; une ville où il se gâche et se consomme chaque jour une somme inouïe d'idées et de talents, un immense alambic où se distille une essence rare, qui parfume le monde, un poème de Mallarmé, un sonnet de Valéry. Ça, c'est Paris, cher Etranger. Et si Paris n'existait plus, il manquerait le sel de la Terre.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. : 283

Courtrai

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPAGES RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLÉ I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

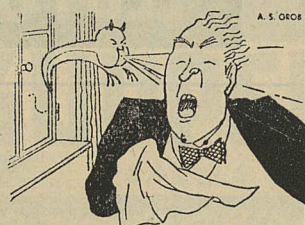
dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER

vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants d'air et économie de 30 % sur le chauffage. Garanti 10 ans de bon fonctionnement.

SUPERHERMIT

59, rue de l'Orient, 59
Bruxelles - Tél. 48.22.84

**NE JETEZ
PAS VOS**



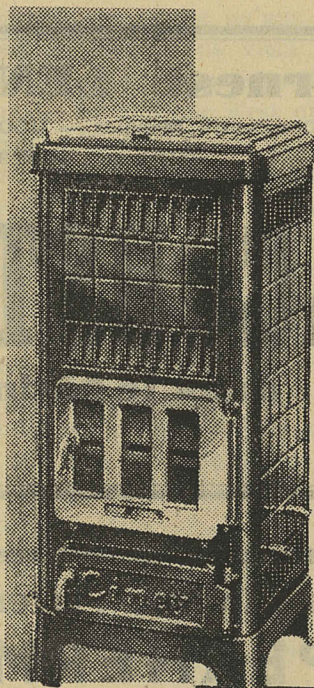
**DANS LA POUBELLE:
confiez-les à un calo Ciney.**

Les cendres que produit un Ciney ont donné la totalité de leurs calories et vous ne jetez rien qui puisse encore chauffer, en utilisant pour votre appartement le calo Ciney, dont le système de récupération des gaz et l'enveloppe extérieure augmentent le rendement du combustible et la capacité de chauffe.

Le calo Ciney n'a pas été conçu pour brûler du charbon, mais pour en brûler le moins possible.

Coquet, propre et d'un fonctionnement régulier, voici un calo Ciney qui fera le confort de votre appartement.

Le catalogue général Ciney vous sera envoyé sur demande par Les Forges de Ciney, à Ciney.



**LES FORGES DE CINEY S
A**

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

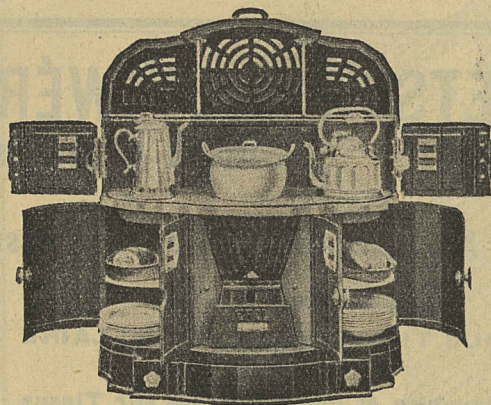
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

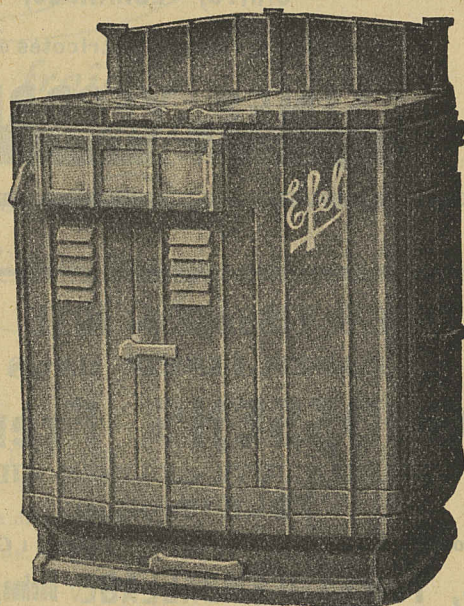
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands
Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires
Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs



Tous ces poêles ont le pot brûleur des gaz breveté EFEL donnant tous les avantages détenus par un couvercle économique sans aucun de ses inconvénients



Dressoir au charbon et gaz N° 275 (fermé)

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

de la plus petite de ménage à l'installation la plus importante.

Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, CONVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTEBLIT,

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingeries, draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couverts et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

FILATURE et TISSAGE de JUTE
PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour SCORIES, CEMENTS, etc

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus pour Communautés

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinsés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et telnts, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualité pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour écoleslásticos — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680

Laines

Fils de Laine

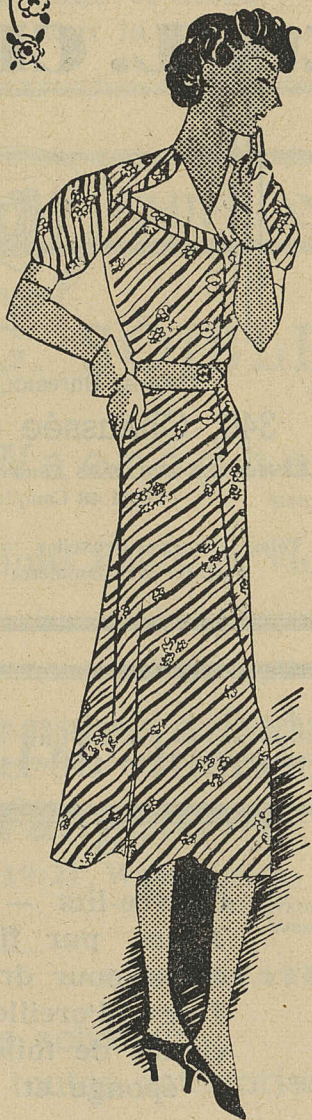
Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : **M. DE BOUTTE & C^{ie}**

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmünster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

TISSAGE DE COTON **La Coriandre**

Société Anonyme

Bureaux et Magasins :

rue de la Coriandre, **GAND**

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

La Chemiserie

Anciens Etablissements **ELIE FLACHE, s. a.**

20, Quai des Moines, **GAND** — Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**

Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

Tissage de Soieries **DE VOS FRÈRES S. A.**

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols

26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles

— Chèques Postaux 2256 39

Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

507

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLESIASTIQUES

CLASSAGE DE CHIFFONS

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

G. SOIBLIN

S. A.

Nouvelle Chaussée

Waereghem

Téléphone : 52

Belgique

Acheteurs de chiffons neufs et vieux

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir

COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

Matières premières pour papeteries et effilochages

Joseph Vangeluwe

Rue de l'Orme, 19-21, Waereghem

Téléphone :
Waereghem 310

Télégrammes :
Wool

IMPORTATION

EXPORTATION

Toujours acheteur
de chiffons de toutes catégories

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE lez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :

Firme COENE-GEETS, Malines

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.

Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes. — Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers. — Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

DEMANDEZ UN de LAGO

VOUS BOIREZ UN

PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :

R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles

Téléphone 12.28.27

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Vilette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : PASQUIER-DESVIGNES ET FILS, [de] Saint-Lager.

Beaujolais : CLOS DE LA DIME, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : DOMAINE DE MONTGIRAUD, Guillaume, de Blanquefort.

Champagne : JAUBERT ET Cie, Epernay.

Moscatel : PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie.

Malaga : GROSS HERMANOS, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Frontignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Provenances : TARRAGONE — SAMOS — BANYULS

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

MOULINS DE PERUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES

Téléphone 17.53.69

R. C. Bruxelles 8574

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulagés se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS

 de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone : 324.70 C. Chèq. Post. : 295.297 Reg. du Commerce d'Anvers 3032



Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99 Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUIPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 85897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET OUUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR
Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franlère;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
- S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 **COURTRAI**

Chèq. Post. 372548 — Téléphone 68

Serges, velles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confectiens.

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS
Téléphone 46

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m
Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN OIRE

Fabrique de Fruits
confits et Conserves

Vruchtenconfijt-
en Conservenfabriek

S. A.

N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPellen (Anvers-Antwerpen)

Télégr.:

Jacobs-Beyers Kapellen

Tél. :

420,53 Kapellen

Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514.01

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

RAFFINERIE

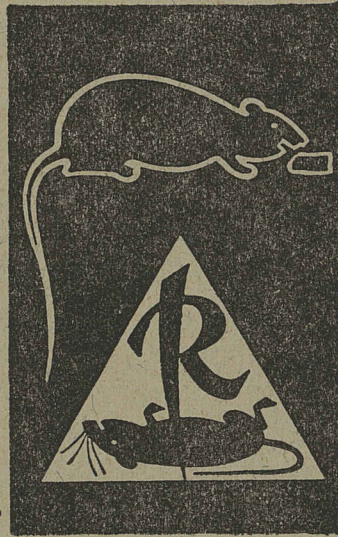
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Aeroxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Plus de force
et santé par

Stout Léopold

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES